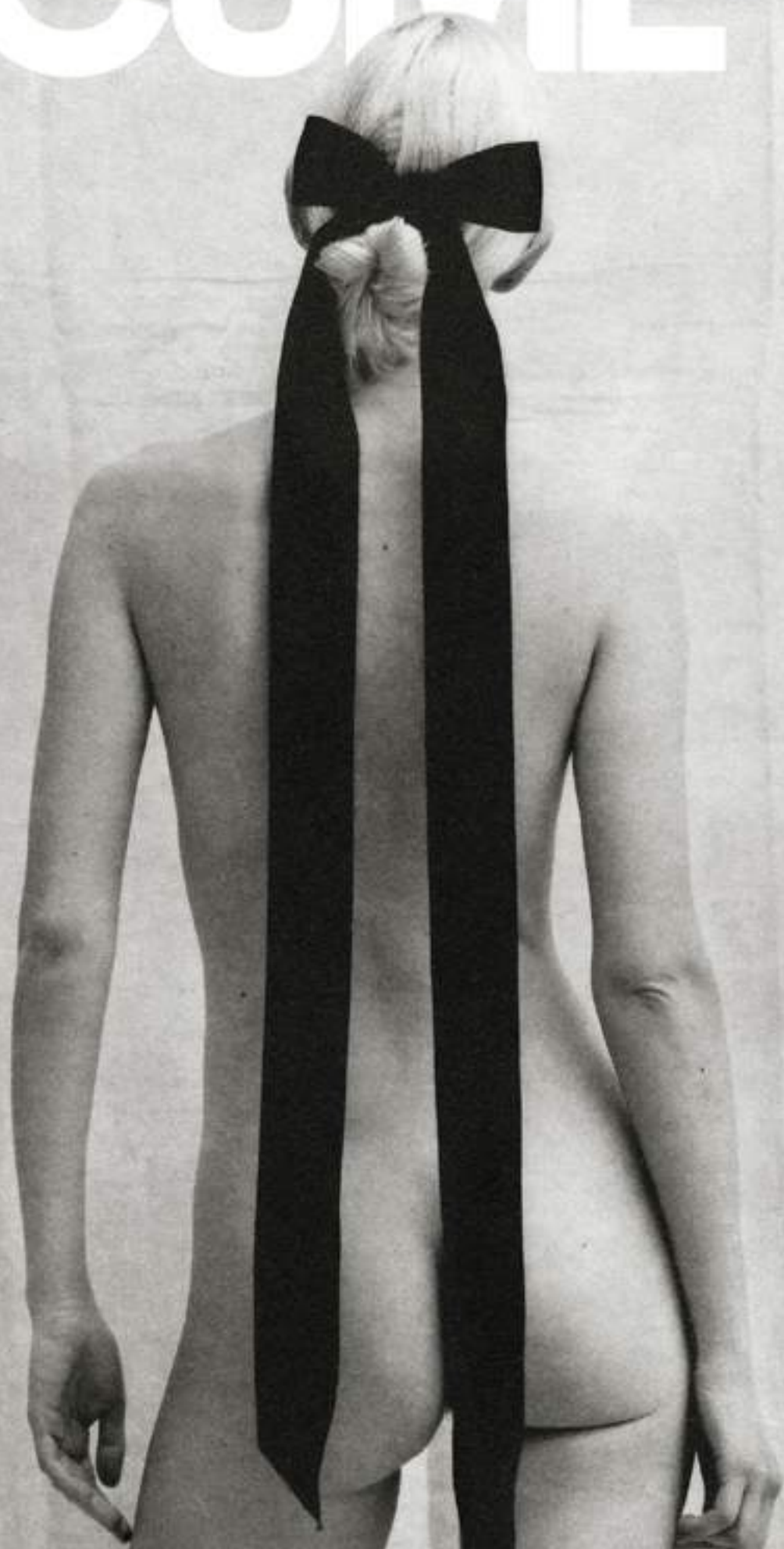


ACUMEN



GALERIE
JOSEPH



4 LANGUES
DISPONIBLES EN LIGNE

FRANÇAIS ENGLISH ITALIANO ESPAÑOL

© Andrea Zvadova

ACUMEN

« PAR L'ART SEULEMENT, NOUS POUVONS
SORTIR DE NOUS [...] » MARCEL PROUST

C'est une histoire de temps et de mémoire, de reconstruction et de réparation, de matières et d'espaces. Telles sont les grandes lignes de ce numéro d'*Acumen* qui continue de sonder la créativité et les arts à travers la planète. Japon, Finlande, Angleterre, Chine, Suède, Pays-Bas, Corée, Belgique, Suisse, France, États-Unis... Ces territoires ne cessent de mettre en lumière les énergies humaines qui tentent de répondre aux défis des paradigmes contemporains en réimaginant le monde entre passé et présent.

Le design et l'architecture le révèlent dès les premières pages. Notamment avec l'exposition au Victoria and Albert Museum de Londres qui retrace l'histoire du modernisme tropical après la décolonisation. Ou avec celle du Denver Art Museum examinant les approches esthétiques des assises mexicaines entre cultures, récits et matériaux. Si la Tour Luma bouscule le paysage visuel d'Arles, l'Oscillation House en Californie offre une réflexion métaphysique au cœur du désert des Mojaves. Les collabs restent tout autant inattendues. À l'image de celle d'Astier de Villatte x Sacai pour une collection de vaisselle forte en émotion, inspirée du *kintsugi*, un savoir-faire japonais qui consiste à réparer les objets cassés en soulignant les fissures avec de l'or.

Place à l'art avec la Biennale de Venise 2024. Cette 60^e édition, menée par Adriano Pedrosa, premier commissaire latino-américain à occuper cette fonction, s'annonce hors normes. Sous le titre « Stranieri Ovunque - Foreigners Everywhere », ce rendez-vous mondial de l'art va sonder durant sept mois la notion d'étranger à travers le globe, donnant plus que jamais la parole aux peuples autochtones et à la communauté LGBTQIA+, sous-représentés. Une sélection ouverte sur l'altérité donc, mais aussi sur les pays du Sud global, apportant un regard engagé, féministe, queer, diasporique, anticolonialiste. On porte ici une attention particulière au travail de plusieurs artistes : Julien Creuzet (premier Franco-caribéen à représenter le pavillon français), l'Amérindien Jeffrey Gibson (en symbole du pavillon américain), le Ghanéen John Akomfrah (au pavillon anglais), ou encore Giulia Andreani qui sonde les photographies oubliées de l'histoire italienne.

En France, les belles propositions artistiques ne sont pas en reste, avec l'œuvre de Silvère Jarroson qui explore les lois de la nature à l'opéra Bastille. On peut en dire autant des sculptures en porcelaine surréelles de Nadège Mouyssinat qui évoque un monde en gestation. De son côté, Corine Borgnet pique notre curiosité en nous conviant à un festin royal éphémère fossilisé pour l'éternité.

La photographie n'a pas son pareil. Le caractère singulier de l'œuvre de la Néerlandaise Chantal Elisabeth Ariëns nous émeut avec sa technique de la gravure photopolymère, où les images semblent jaillir d'un autre temps. De même pour Simon Chaput. Le Français, installé dans la ville qui ne dort jamais, nous offre des clichés saisissants du World Trade Center, devenus aussi iconiques que les tours jumelles avant leur destruction. Au pays des mille lacs, le Finlandais Tommi Viitala sonde la mélancolie au fil des rues de sa terre nourricière.

Plus de légèreté avec Martin Parr. L'icône britannique vient bousculer la mode pour son exposition « Fashion Faux Parr » à la galerie Clémentine de la Féronnière, à Paris. De son côté, la Néerlandaise Annelie Vandendael s'interroge sur l'idéal féminin pour mieux battre en brèche les normes irréalistes de perfection fixées par la photographie de mode. Quant à l'Américaine Hayley Eichenbaum, elle s'affaire plutôt à déconstruire la perception androcentrique, capturant la psyché féminine dans les méandres de l'American way of life.

La rubrique cinéma déploie son regard cinéphilique avec les mille visages de Tom Ripley. Ce fascinant personnage de roman, qui a pris différentes identités sur grand écran, reprend cette fois vie dans une série Netflix. L'actrice Margaret Qualley surprend aussi toujours par ses interprétations aux multiples facettes. Cette année, elle prête ses traits à une lesbienne décomplexée dans *Drive-Away Dolls*, le road movie d'Ethan Coen, premier film réalisé sans son frère. Quant au Japonais Ryusuke Hamaguchi, réalisateur du multirécompensé *Drive my Car*, il nous touche de nouveau avec une œuvre énigmatique et poétique, où se mêlent récit politique et engagement écologique.

Dans son édito de printemps, *Acumen* fait la part belle au travail photographique de Pierre-Émile Havette pour une aventure intimiste au cœur du Château des Fleurs, à Paris, où amour, rébellion et flou se rencontrent entre rêve et réalité.

Et pour clore, toujours de jolies adresses gustatives, avec notamment le Uma Nota, une fusion brésilo-japonaise à Manille. Et surtout, de l'évasion, avec un voyage à bord du navire légendaire Steam Ship Sudan qui, depuis cent ans, descend le Nil tout en remontant le temps.

Belle et instructive lecture à tous !

NATHALIE DASSA

COUVERTURE

© Chantal Elisabeth Ariëns

ÉDITORIAL



DESIGN

- 12 THE REALITY ARMCHAIR
- 19 LE KINTSUGI REVU ET RÉAPPROPRIÉ PAR SACAI ET ASTIER DE VILLATTE
- 22 ROOLY
- 26 QUAND LE DESIGN CONTEMPORAIN RACONTE L'HISTOIRE DU PASSÉ

ARCHITECTURE

- 33 SPECTACULAIRE TOUR LUMA
- 38 OSCILLATION HOUSE
- 45 LE MUSÉE SERRALVES S'OFFRE UNE EXTENSION SIGNÉE ÁLVARO SIZA
- 50 STUDIOPARISIEN
- 55 FALA ATELIER
- 61 RETOUR SUR L'HISTOIRE DU MODERNISME TROPICAL

ART

- 67 SILVÈRE JARROSSON INTERPRÈTE LES LOIS DE LA NATURE
- 72 BIENNALE DE VENISE 2024
- 94 NADÈGE MOUYSSINAT
- 99 CORINE BORGNET
- 105 LEE HYUN JOUNG

PHOTOGRAPHIE

- 110 ZOOM SUR L'EXPOSITION « FASHION FAUX PARR »
- 116 SIMON CHAPUT
- 121 TOMMI VIITALA
- 127 HAYLEY EICHENBAUM DÉCONSTRUIT LA PERCEPTION ANDROCENTRIQUE
- 131 DANIEL ARCHER
- 134 CHANTAL ELISABETH ARIËNS
- 138 ANNELIE VANDENDAEL
- 145 ANDREA ZVADOVA
- 148 PIERRE-ÉMILE HAVETTE

SOMMAIRE

© Martin Brusewitz

© Iwan Baan

© Claudia Andujar / Courtesy Galeria Vermelho

© Martin Parr



CINÉMA

165 LES MILLE VISAGES DE TOM RIPLEY

169 SANS CŒUR

172 LE MAL N'EXISTE PAS

176 MARGARET QUALLEY

SPHÈRE MODE

182 LES AILES DÉLICATES DE CHRISTIAN DIOR SE POSENT À GENÈVE

187 GOD SAVE THE QUINN

191 JACQUEMUS X NIKE

GASTRONOMIE

196 YARDBIRD

201 LE GINDREAU

204 LA BAGARRE

208 LE PETIT BEEFBAR

213 LE BERNARDIN

214 MISS RICKY'S

219 UMA NOTA

VOYAGE

225 LE STEAM SHIP SUDAN

228 DES CABANONS LES PIEDS DANS L'EAU À MARSEILLE

SOMMAIRE



© Martin Brusewitz

01

DESIGN

SUÈDE - STOCKHOLM

THE REALITY ARMCHAIR

LE DESIGN À LA CROISÉE DES MONDES

Gustav Winsth et Alexander Lervik, deux designers suédois, unissent leurs forces pour donner naissance à un projet à la frontière du monde physique et de l'univers virtuel. Une petite merveille présentée à l'occasion de la dernière édition de la Stockholm Furniture Fair.

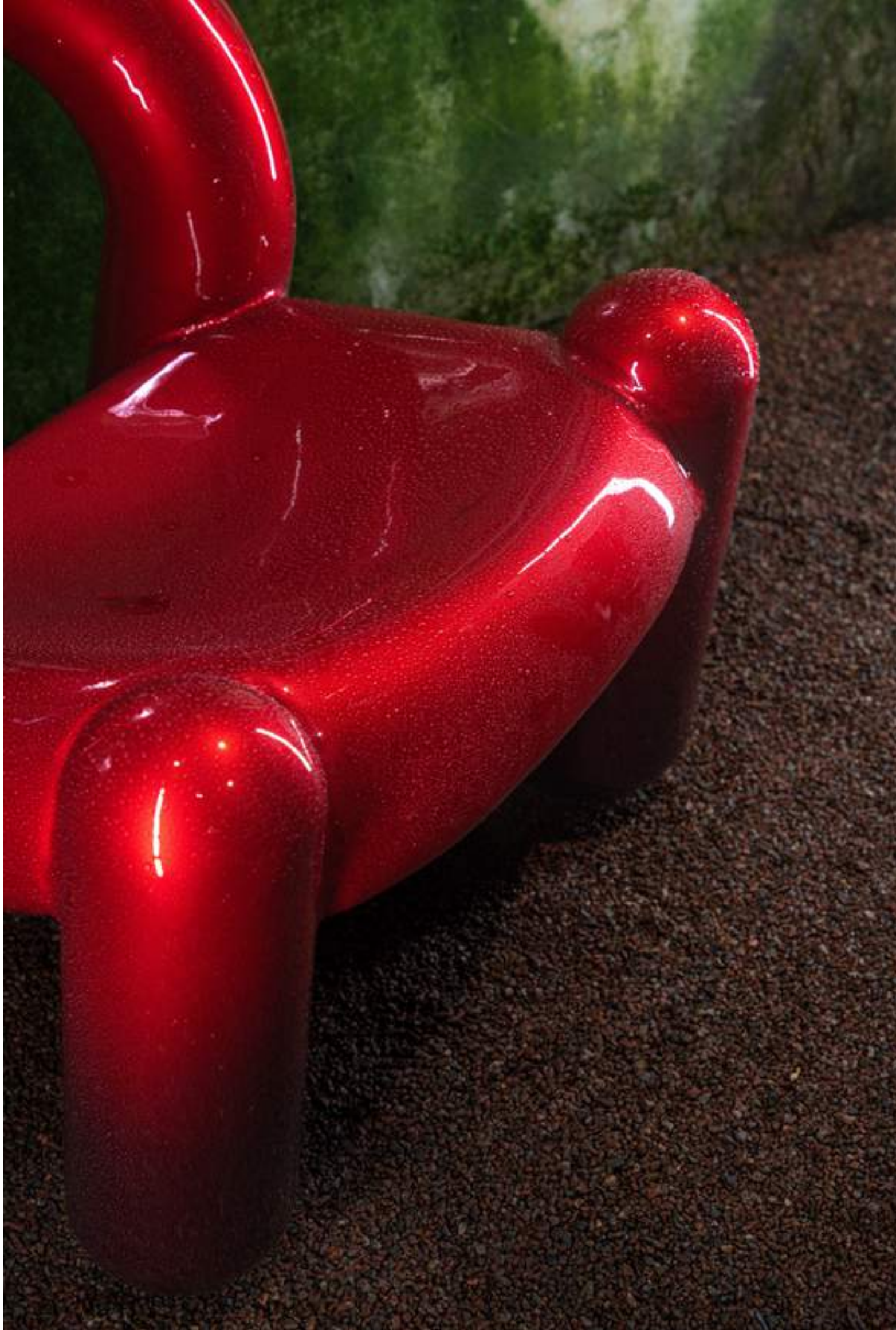
Terre de design, avec son armada de grands maîtres du XX^e siècle, la Scandinavie sait également offrir des réalisations différentes du traditionnel mobilier en bois aux allures organiques. En Suède, le jeune designer Gustav Winsth s'est illustré à travers quelques collaborations et l'exploration de la réalité virtuelle. Suédois lui aussi, Alexander Lervik a été l'un des premiers à défricher le monde alors inconnu de l'impression 3D. Deux trajectoires qui se sont retrouvées autour de l'assise *The Reality Armchair*.

« Inviter quelqu'un à participer à mon processus de conception et partager l'expérience du dessin en 3D a été une étape importante pour moi. Collaborer avec quelqu'un qui apporte une expérience de conception traditionnelle et apprécie mes réalisations renforce ma croyance dans le potentiel de transformation de la réalité virtuelle pour le design », rapporte Gustav Winsth. De son côté, Alexander Lervik se dit « fasciné par les nouvelles technologies ». *« Lorsque j'ai rencontré Gustav pour la première fois, je lui ai demandé s'il souhaitait collaborer à un projet dans lequel il pourrait me présenter la technologie de la réalité virtuelle. Le projet a dépassé toutes mes attentes. Dessiner des meubles dans les airs, avec moi dans mon atelier et Gustav dans le sien, puis voir le résultat final à côté d'autres fauteuils, c'est de la magie. Quand j'enlève mon casque, c'est presque comme si j'oubliais qu'il n'était pas physiquement là. »*





© Martin Brusewitz



Après avoir conçu à quatre mains cette pièce tout en rondeurs, le temps de la conception est venu. Pour ce qui est de la matière, l'aluminium était une évidence, car plus léger que l'acier et plus respectueux de l'environnement. Les deux designers sont allés à la rencontre de tôliers qualifiés, habitués à travailler des feuilles de métal, notamment dans la conception de réservoirs d'essence de motos. Après le travail d'un soudeur, le fauteuil a été habillé d'un rouge vif et rutilant, grâce aux talents d'un studio de peinture spécialisé dans l'aérographe. Disponible dans une version rouge, mais également une argentée, *The Reality Armchair* souligne le talent propre à la péninsule scandinave, sa capacité à s'appropriier les nouvelles technologies tout en saisissant l'air du temps, à travers un dessin résolument contemporain.

LISA AGOSTINI



FRANCE - PARIS

LE KINTSUGI REVU ET RÉAPPROPRIÉ PAR SACAI ET ASTIER DE VILLATTE

La marque qui célèbre l'art de vivre à la française joint ses forces à celles de la maison de mode japonaise le temps d'une collection. Le résultat ? Le meilleur des deux mondes.

Tout débute en 2017 par une première pièce, réalisée par les deux maisons. Le projet ? Développer une collection complète sur 25 ans, tout en sortant au minimum une création tous les ans. En plus de l'exigence et de la créativité, deux qualités et valeurs propres aux deux acteurs de la collection, le fil rouge de celle-ci pourrait être l'or. Et pour cause : on le retrouve sur les toutes premières créations telles que les tasses, qui affichent des anses dorées qui viennent perturber la silhouette traditionnelle de ce classique de l'art de la table. Celles-ci ont été créées à partir de pièces issues de plusieurs collections d'Astier de Villatte, désassemblées puis réassemblées, à l'image du travail de la créatrice Chitose Abe pour Sacai.



Cette technique de reconstruction rappelle également celle du *kintsugi*, un savoir-faire nippon qui consiste à réparer des céramiques ou des porcelaines tout en soulignant leurs brisures avec de la poudre d'or. C'est pourquoi celle-ci a inspiré les nouvelles pièces, des assiettes, qui semblent avoir été conçues à partir de plusieurs éclats d'assiettes différentes. Elles affichent des moulures ornées de doré, pour créer cette illusion de *kintsugi*. Toutes réalisées dans les ateliers d'Astier de Villatte à Paris, elles n'étaient jusqu'à présent pas disponibles en France. Une injustice désormais réparée. La collection a été présentée dans l'hexagone lors de la toute première édition de MATTER and SHAPE à Paris, en mars dernier.

LISA AGOSTINI

ASTIERDEVILLATTE.COM



FRANCE - PARIS

ROOLY

UNE ASSISE PAS COMME LES AUTRES !

Avec son assise *Rooly*, le designer Raphaël Pontais réinvente le pouf. Ou comment élever un accessoire utilitaire au rang d'objet déco !

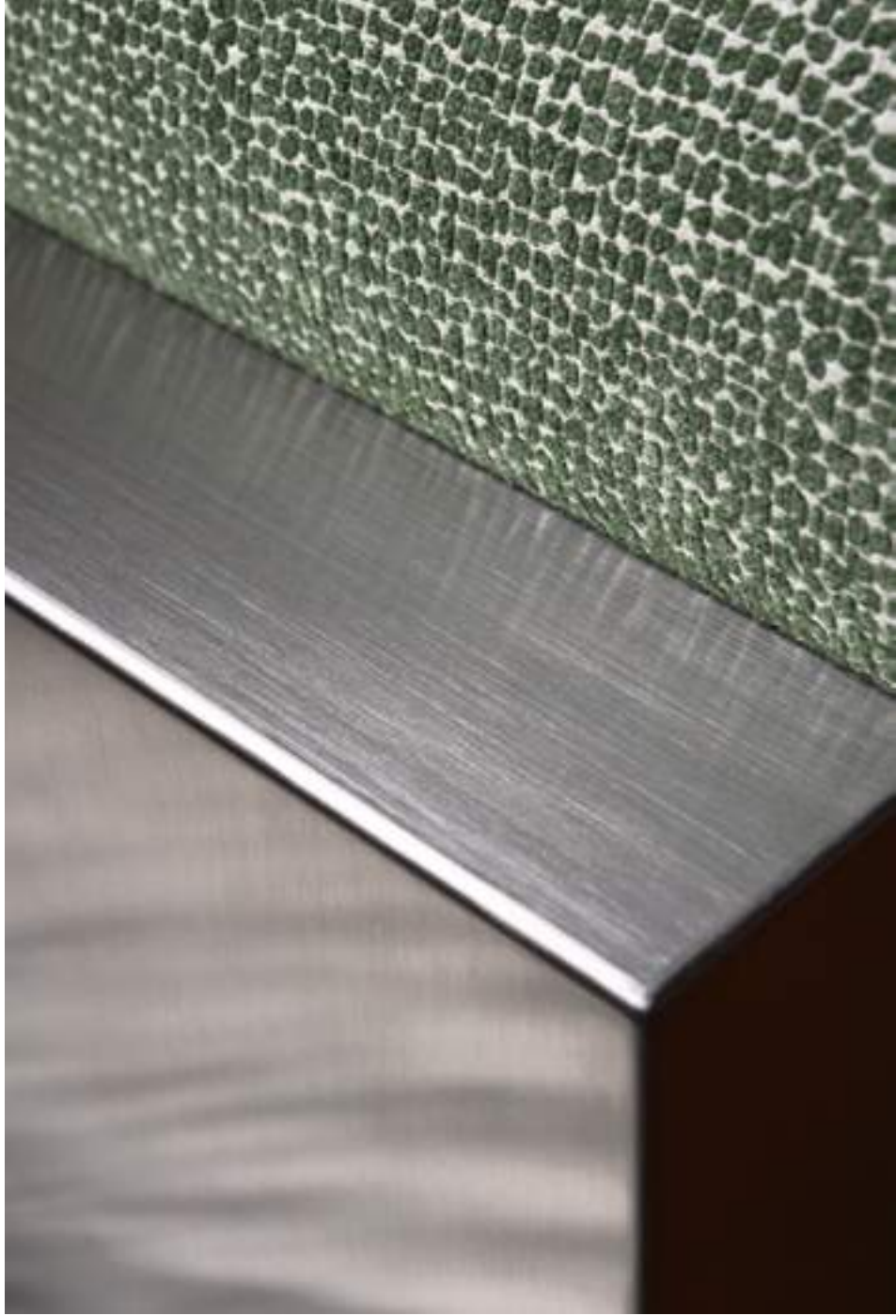
Designer pluridisciplinaire, Raphaël Pontais s'est spécialisé dans le mobilier et les objets d'intérieur. Après avoir fait ses armes aux côtés de l'architecte d'intérieur Oscar Lucien Ono, pour qui il a dessiné du mobilier destiné à des hôtels prestigieux et des résidences privées autour du monde, il nous offre une première création individuelle étonnante. Révélée lors de la Paris Design Week Factory, l'assise *Rooly* étonne par son jeu d'assemblage sculptural qui mêle la froideur du métal, matériau de prédilection du créateur, et la douceur d'un tissu chenille. Une harmonie d'ensemble tout en courbes qui invite à un moment de détente ! À moins qu'on ne trouve ce pouf si beau qu'on n'ose s'y asseoir... Nouvelle star de la scène déco, *Rooly* nous donne un avant-goût de la collection de mobilier dérivée de cette pièce *collectible* qui devrait bientôt voir le jour. On a déjà hâte...

YAËL NACACHE

RAPHAELPONTAIS.COM



24



25

ÉTATS-UNIS - DENVER

QUAND LE DESIGN CONTEMPORAIN RACONTE L'HISTOIRE DU PASSÉ

Faire un lien entre les cultures, les récits et les matériaux, tel est l'objectif de cette exposition au Denver Art Museum, qui se penche sur le design d'assises mexicaines.

La chaise. Un passage obligé pour tout designer qui se respecte. Coquetterie de créateurs, image de marque pour les maisons d'édition, support d'innovations techniques, elle est également un moyen d'évoquer les histoires propres à un territoire. C'est la démarche adoptée par le Denver Art Museum. L'institution muséale met en regard trois œuvres d'art historiques et 17 assises contemporaines, conçues par 22 artistes mexicains. Cette confrontation souhaite souligner les différents mélanges, entre influences indigènes, asiatiques, africaines et européennes au lendemain de la conquête espagnole, ayant donné naissance à la culture mexicaine d'aujourd'hui.

« Les créations présentées dans cette exposition mettent en valeur le riche héritage culturel et la modernité du Mexique ainsi que sa place en tant que leader mondial du design au XXI^e siècle », a déclaré Christoph Heinrich, directeur de la section Frederick and Jan Mayer du Denver Art Museum. « Nous invitons les visiteurs à se plonger dans l'histoire et l'esprit d'innovation qui définissent le design des chaises mexicaines et à découvrir les artistes, leurs créations et leurs inspirations. »

Parmi les designers contemporains, on retrouve notamment Andrés Lhima, Cecilia León de la Barra, Daniel Valero, Bárbara Sánchez-Kane, et Jorge Diego Etienne. Les visiteurs pourront s'asseoir sur les diverses créations, découvrant ainsi les différents courants qui ont nourri le design mexicain contemporain, mêlant les influences du monde ancien puis colonial, mais aussi l'époque moderne du milieu du siècle dernier.

LISA AGOSTINI

« HAVE A SEAT: MEXICAN CHAIR DESIGN TODAY »
DENVER ART MUSEUM
100 W 14TH AVE. PKWY., DENVER (ÉTATS-UNIS)
JUSQU'AU 3 NOVEMBRE 2024
DENVERARTMUSEUM.ORG



© Esteban Caicedo Cortes, Palapa Chair, 2022

© Bárbara Sánchez-Kane, Body Fillers and Plastified Diet, 2022.

28



DESIGN

© Javier Reynaga, Mito Chair, 2022.

29



02

ARCHITECTURE





FRANCE - ARLES

SPECTACULAIRE TOUR LUMA

UNE ŒUVRE ARCHITECTURALE
ARLÉSIENNE

Depuis 2021, l'étrange silhouette de La Tour bouscule le paysage visuel de la petite ville d'Arles. Une pépite architecturale qui culmine à 56 m de hauteur !

© Adrien Dewarid

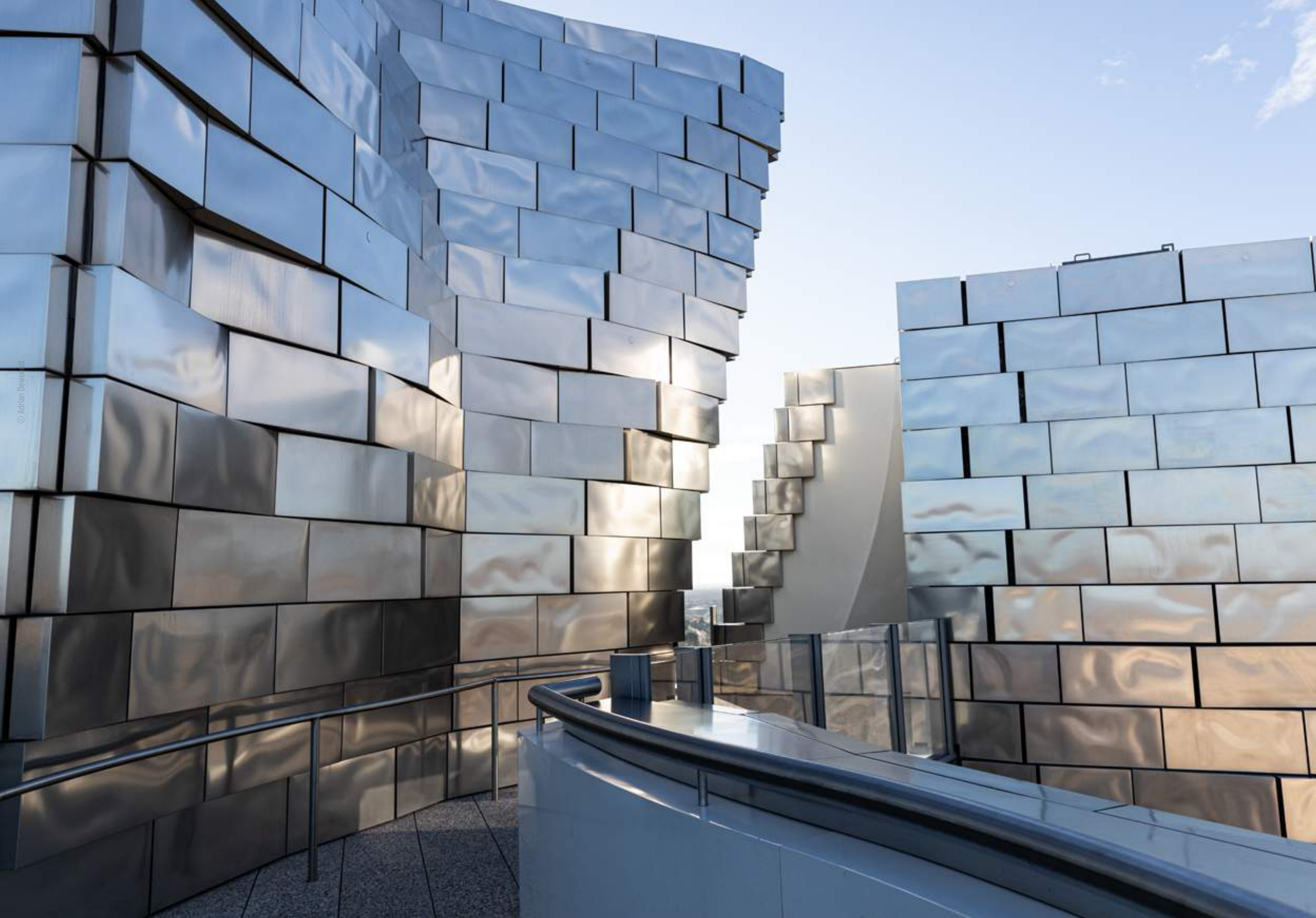


Figure de proue d'un ambitieux projet, La Tour LUMA abrite des espaces publics et privés consacrés à l'art contemporain. Depuis les salles d'exposition jusqu'aux terrasses panoramiques en passant par les ateliers d'artistes, cet édifice scintillant réinvente l'idée du bâtiment culturel au XXI^e siècle. Né de l'esprit de l'architecte Frank Gehry à l'issue d'un chantier titanesque, ce phare de 15 000 m² reprend les codes qui ont fait le succès de son créateur. Déconstruction des formes, jeu entre lumière et matière, bâtiments en mouvement : La Tour ne déroge pas à la règle. Torsadée, cette montagne d'inox est ornée de 11 000 briques en acier inoxydable, un matériau qui reflète les variations lumineuses et confère au bâtiment un aspect en perpétuel changement. Derrière cette apparence audacieuse, on devine le clin d'œil à peine voilé aux merveilles de la cité camarguaise, pics rocheux des Alpilles et ciel provençal étoilé, dont Van Gogh s'efforçait de capturer toutes les nuances...

YAËL NACACHE

LUMA.ORG





© Adrian Dewe / dt

ÉTATS-UNIS - YUCCA VALLEY

OSCILLATION HOUSE

UNE RETRAITE PAISIBLE À YUCCA VALLEY

Le cabinet d'architecture Zyme Studios, basé à Los Angeles, élabore un projet résidentiel atypique en plein cœur du désert des Mojaves en Californie.

Cette conception, en cours de finalisation, est un bel exemple de ce que peuvent produire les fondateurs Cody et Kaylin Hall de Zyme Studios, qui cherchent à répondre aux défis des paradigmes contemporains. Si leur approche privilégie souvent cette quête de l'espace inventif, elle penche aussi vers la métaphysique et l'entre-deux, dans un mélange de fonction physique et de qualités expérientielles. Sur 280 m², l'Oscillation House est de cet acabit. L'intention de cette réalisation architecturale est de montrer comment elle peut se fondre harmonieusement dans son environnement naturel. Notamment dans une région désertique de l'Ouest américain connue pour ses formations rocheuses originelles. La structure se présente dès lors comme une lourde masse qui vient illustrer l'importance du paysage par rapport à l'infime taille humaine. Ses formes triangulaires et angulaires tirent profit des éléments naturels, quand les formes et les vides utilisés jouent avec les perspectives forcées.







SYSTÈME DURABLE ET PASSIF

L'Oscillation House dispose de quatre chambres et de cinq salles de bains. À l'entrée, les architectes ont créé des ouvertures qui encadrent la zone afin de réduire davantage la compression, offrant du relief, des vues et une ventilation transversale. Les surplombs et les murs épais et solides, qui imitent les rochers entourant la demeure, conditionnent ainsi de façon passive les intérieurs, grâce à des stores occultants et à un chauffage et un refroidissement thermiques. De la même manière, le terrain façonné par le vent, la pluie et le climat extrême permet également un refroidissement passif durant la nuit. La piscine longiligne vient renforcer ce système par évaporation dans la cour, exploité par la ventilation transversale offerte par les différentes fenêtres mobiles. Avec ses tonalités crème, l'Oscillation House profite ainsi pleinement des caractéristiques singulières de la région de Yucca Valley, offrant un espace de vie durable et économe en énergie qui se fond totalement dans le panorama.

NATHALIE DASSA

ZYMESTUDIOS.COM





PORTUGAL - PORTO

LE MUSÉE SERRALVES S'OFFRE UNE EXTENSION SIGNÉE ÁLVARO SIZA

Après avoir érigé le musée Serralves dans les années 1990, le vénérable architecte Álvaro Siza signe une extension pour cette institution portuaise. Pour cette intervention, l'architecte, honoré par un prix Pritzker en 1992, a livré une surface supplémentaire de plus de 4 000 m², ayant nécessité dix-huit mois de planification et de construction. Organisée sur trois étages, cette extension consacre un plateau aux archives du musée, et deux autres aux expositions d'art contemporain et d'architecture. Ainsi, le musée gagne 50 % d'espace d'exposition et 75 % de réserve en plus. De quoi permettre de nouvelles acquisitions.

46



ARCHITECTURE

47



© Fernando Guerra

Cette nouvelle aile se trouve dans le parc Serralves, du côté ouest du bâtiment existant. La structure est en béton armé, avec un revêtement extérieur en granit et en plâtre peint, et à l'intérieur du bâtiment, les galeries présentent des murs blancs et un sol en chêne orné de plinthes en marbre.

À l'occasion de cet agrandissement, deux expositions ont été planifiées. La première, « Improbable Anagrams », est une exposition permanente autour de la collection de la Fondation Serralves s'étalant sur plus de soixante ans. La seconde, « C.A.S.A. », acronyme de « Coleção Álvaro Siza, Arquivo » (Collection Álvaro Siza, Archive), présente des œuvres issues des archives de Siza, organisées par António Choupina. Les expositions sont ouvertes au public jusqu'au 24 août.

LISA AGOSTINI



FRANCE - PARIS

STUDIOPARISIEN

UNE SOPHISTICATION TOUT EN SOBRIÉTÉ

Laurene B. Tardrew et Romain Jourdan misent sur les belles matières et les métiers d'art pour magnifier les espaces et sculpter leur mobilier.

Il y a dix ans, les deux créateurs se sont associés pour fonder leur agence de design et d'architecture d'intérieur, Studioparisien. Une aventure qui a débuté avec des aménagements d'espaces sur-mesure pour de grandes maisons de luxe. Leur credo ? Valoriser le savoir-faire artisanal français, des scénographies jusqu'au mobilier. Ils jouent ainsi avec les textures des matières nobles, privilégient les lignes pures et les courbes, et déclinent leurs formes douces dans une palette harmonieuse, éclairant les espaces par des luminaires semblables à des sculptures. Cartier, qui a été l'un de leurs premiers clients, a fait appel à eux pour son adresse historique du 13, rue de la Paix, à Paris, mais aussi pour sa nouvelle boutique P.C. Hoofstraat d'Amsterdam. Pour le « 13P », trois des cinq étages ont été confiés au duo, qui a aménagé des espaces aux fonctions distinctes en insufflant une touche contemporaine aux codes d'élégance de la maison. Pour l'ambitieux projet des Pays-Bas, les designers ont fait appel aux talents locaux néerlandais, afin de réaliser une œuvre totale : céramique de la façade, colonnes évoquant les briques d'Amsterdam, lambris coloré faisant référence au mouvement artistique De Stijl, parquet au motif inspiré de Vermeer, texture d'un plafond à gorge rappelant la peinture à la spatule de Van Gogh... En convoquant les icônes, ils ont créé une atmosphère qui raconte des histoires. Celle de Studioparisien ne s'arrête pas là, les designers étant passés à la création de mobilier, en collaboration avec des éditeurs et des fabricants comme Philippe Hurel, la Maison Charles et les Ateliers Jouffre. Ils poursuivent le développement de leur gamme, qui rencontre un succès croissant. Du fauteuil et de la méridienne « Sévigné », à la table « Luco » inspirée par les parterres du Jardin du Luxembourg, en passant par l'ottoman « A », ils se jouent des classiques avec art, s'appuyant sur l'excellence des matériaux et des métiers de la main. Une démarche qui leur a valu de faire partie des cent meilleurs créateurs distingués par le magazine *AD*, en 2023.

SOPHIE REYSSAT

STUDIO-PARISIEN.FR







PORTUGAL - PORTO

HOUSE WITH MANY FACES PAR

FALA ATELIER

Direction Porto, au Portugal. Sur un terrain « long et étroit », racontent les architectes de Fala Atelier, on distinguait « un entrepôt spacieux » et des bureaux « minables ». Deux entités sans charme, qu'un « client intrépide » souhaitait transformer en maison. Seul attrait potentiel de cet espace : un toit à pignon soutenu par de lourdes poutres en bois.

Pour faire opérer leur magie, les architectes vont procéder à « une série de coupes traversant le long périmètre » offert par le site. Les deux espaces sont alors séparés par une cour intérieure. D'un côté, de petits appartements, et de l'autre, l'entrepôt qui accueille désormais un salon imposant, orné d'un mur incurvé. « Une vraie cuisine et une cheminée monumentale sont les seuls indices d'une domesticité incertaine. »

Quant à la façade, elle affiche une grille de points noirs, des paires de fenêtres, des portes jaunes, des volets verts ainsi qu'un aplat de briques de verre.

LISA AGOSTINI

FALAAATELIER.COM



© Rory Gardiner

58



© Annette Margot



ANGLETERRE - LONDRES

RETOUR SUR L'HISTOIRE DU MODERNISME TROPICAL

À la fin des années 1940, l'architecture est à l'heure de la modernité. Le verre, le béton et l'acier sont alors de rigueur. Une esthétique que les puissances européennes vont amener avec elles dans leurs colonies. Outil politique servant à asseoir la position de l'Europe, ce « modernisme tropical » va également incarner, dans la pierre, le symbole d'un futur post colonialiste. Une épopée entre le Ghana et l'Inde, que se charge de nous raconter le Victoria and Albert Museum de Londres à travers une exposition événement.

C'est avec les deux architectes britanniques Jane Drew et Maxwell Fry que débute l'exposition. Tous deux persuadés que l'utopie portée par l'architecture moderne construira un monde meilleur, ils s'installent dans l'actuel Ghana au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Profitant d'un boom de la construction en Afrique de l'Ouest, ils réussissent à adapter le modernisme européen aux conditions tropicales chaudes et humides. Leurs bâtiments, confortables, sont surtout pensés pour les administrateurs britanniques, tandis que ceux conçus pour les Africains étaient destinés à contrecarrer les velléités d'indépendance, affirme le Victoria & Albert Museum.

© Victoria and Albert Museum, London / Film still of Mfantsipim School, Cape Coast by Fry, Drew „Partners - for Tropical Modernism - Architecture and Independence

L'institution muséale met également en lumière les architectes africains, dont le travail n'est reconnu que depuis peu, à travers les trajectoires de deux Ghanéens : Theodore Shealtiel Clerk et Peter Turkson. Elle évoque aussi la nouvelle existence de cette architecture, une fois le temps de la décolonisation achevé. Nous suivons toujours Jane Drew et Maxwell Fry qui, en 1950, sont recrutés par Jawaharlal Nehru, premier Premier ministre indien, afin d'édifier la nouvelle ville moderne du pays, Chandigarh. Un certain Le Corbusier va rejoindre le projet, y voyant l'occasion de bâtir sa ville idéale. Devant l'insistance pour que les architectes emploient des locaux et non pas les membres de leurs propres bureaux, plusieurs Indiens vont se former à l'occasion de ce projet. Ces mêmes architectes et artistes, des personnalités comme Giani Rattan Singh, Aditya Prakash, ou Nek Chand, vont contribuer à construire cette Inde moderne au lendemain de la colonisation.

En Inde, le modernisme tropical prospérera pendant une vingtaine d'années. Une période durant laquelle deux camps s'opposeront : d'un côté, les modernistes, aspirant à une approche internationale et avant-gardiste de l'architecture, et de l'autre, des « revivalistes », souhaitant une architecture qui évoque plus clairement l'Inde. Une opposition forte qui aboutira à des demandes claires, de la part de certains responsables, d'établir une politique en la matière, afin de favoriser une esthétique plus traditionnelle.

Une exposition nécessaire, qui souligne la dimension éminemment politique de l'art qu'est l'architecture.

LISA AGOSTINI

« TROPICAL MODERNISM: ARCHITECTURE AND INDEPENDENCE »
VICTORIA AND ALBERT MUSEUM SOUTH KENSINGTON
CROMWELL ROAD, LONDRES (ANGLETERRE)
DU 2 MARS AU 22 SEPTEMBRE 2024
VAM.AC.UK



© University College, Ibadan: Library veranda. Courtesy of RIBA.

03

ART



FRANCE - PARIS

SILVÈRE JARROSSON INTERPRÈTE LES LOIS DE LA NATURE

Évoluant entre macrocosme et microcosme,
il cultive l'abstraction pour faire naître des
paysages mentaux empreints d'émotion.

Pour voir une œuvre de Silvère Jarrosson, il suffit de se rendre dans le foyer panoramique de l'Opéra Bastille, où trône une œuvre monumentale (6 x 5 m) dans laquelle cet ancien danseur de l'Opéra de Paris a figé le mouvement. Depuis plus de dix ans, il est son propre chorégraphe, orchestrant les couleurs et scénographiant ses gestes, lents ou fulgurants, pour imprimer leur énergie dans la matière et convoquer l'imaginaire. Au 7^e étage de l'institution parisienne, *Opéra pour Bastille* dialogue également avec le ciel mouvant qui lui fait face, comme un clin d'œil aux sources d'inspiration de l'artiste. Les deltas formés par les coulures de l'acrylique soumise à la mécanique des fluides, les irisations semblables à du métal liquide, les effets de glaciers en images satellite, la combinaison infinie des motifs et des dégradés évoquant des ailes de papillon, la stratigraphie d'une peinture poncée à l'extrême, ou les effets de matière des reprises à l'huile, ont tous quelque chose de tellurique.



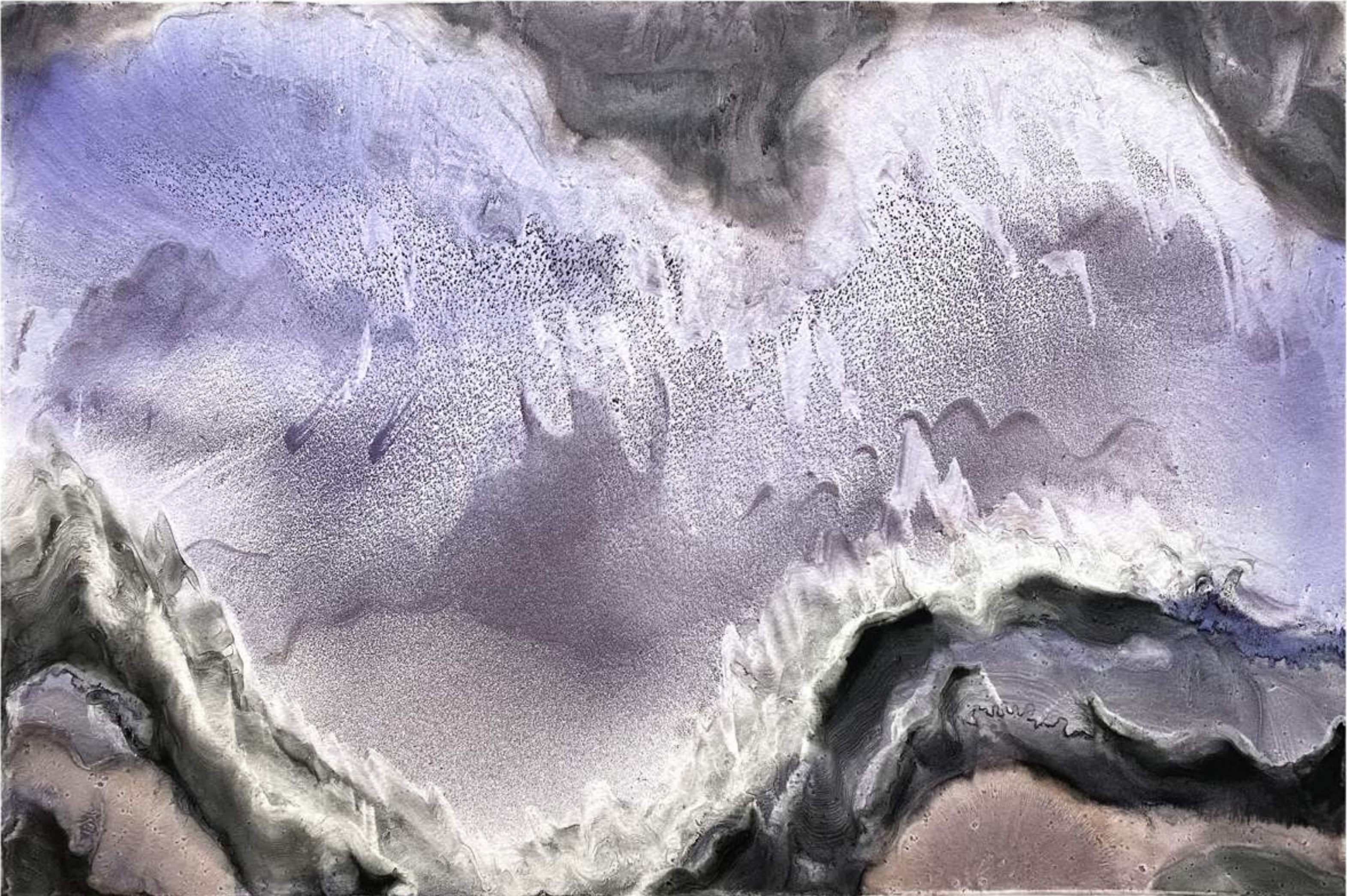
Titulaire d'un master en biologie et géologie, l'artiste se fait l'interprète des phénomènes naturels à travers son expressionnisme abstrait, servi par une palette froide de teintes aquatiques assorties d'un noir de gouffre et d'une blancheur de glace, et par une déclinaison de couleurs terre. Retranscrivant les émotions ressenties au sein des étendues minérales, de nouveaux tableaux donneront bientôt la réplique à une exposition sur les déserts, présentée à l'automne dans la Grande Galerie de l'Évolution du Muséum national d'Histoire naturelle, à Paris. Le peintre explore aussi bien l'infiniment grand, comme avec sa ronde de toiles illustrant la genèse du vivant sur plus de 24 m de circonférence, titrée *LUCA* et suspendue dans la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, à Paris, en 2021, que l'infiniment petit vu à travers le prisme d'un microscope. S'il a d'emblée été attiré par les grands formats – jusqu'aux décors de scène de l'Opéra national du Rhin en 2021, il s'intéresse également depuis deux ans à la minutie des œuvres sur papier, créant des lithographies et des monotypes. Le travail de Silvère Jarrosson, dont les œuvres ont rencontré celles d'Olivier Debré dans une exposition parisienne de la Galerie Faidherbe, en 2021, s'inscrit dans la filiation de l'abstraction lyrique, pour laquelle le geste créateur traduit une émotion sans dévoiler sa source.

- DE HAUT EN BAS, DE GAUCHE À DROITE :
1. SILVÈRE JARROSSON, *ÉTUDE DE ROUGE*, TECHNIQUE MIXTE SUR TOILE DE LIN 40X30 CM, 2024
 2. SILVÈRE JARROSSON, *PREMIÈRE ÉTUDE SUR LE DUENDE*, TECHNIQUE MIXTE SUR TOILE DE LIN, 40X30 CM, 2024
 3. SILVÈRE JARROSSON, *UNE CERTAINE ACOUSTIQUE*, TECHNIQUE MIXTE SUR TOILE DE LIN, 160X120 CM, 2024
 4. SILVÈRE JARROSSON, *CONNAISSANCE PAR LES GOUFFRES*, TECHNIQUE MIXTE SUR TOILE DE LIN, 116X89 CM, 2024

SOPHIE REYSSAT

« SILVÈRE JARROSSON - JEUX D'ENCRE. LITHOGRAPHIES ORIGINALES, MONOTYPES, ÉPREUVES D'ÉTAT, PEINTURES »
 ATELIER CLOT, BRAMSEN & CO.
 19, RUE VIEILLE-DU-TEMPLE, PARIS 4^e
 DU 23 AVRIL AU 18 MAI 2024

ATELIERCLOT.FR
 SILVEREJARROSSON.COM
 @SILVEREJARROSSON



© Olivier Larroussin, Sans titre, photographie de Pierre Rivet, dessin de l'artiste, in L'Art & Dramaturgie Paris, 2024.

ITALIE - VENISE

BIENNALE DE VENISE 2024

UNE CUVÉE HORS DES SENTIERS BATTUS

Du 20 avril au 24 novembre, le rendez-vous mondial de l'art sonde la notion d'étranger à travers le globe, donnant la voix aux artistes autochtones et de la communauté LGBTQIA+, sous-représentés.

Cette 60e édition intitulée « Stranieri Ovunque - Foreigners Everywhere » fait office de grande première à bien des égards. La programmation se fait un hymne aux « immigrants, expatriés, diasporiques, émigrés, exilés et réfugiés ». Elle s'annonce même comme un défi dans un contexte sociopolitique et historique de plus en plus extrême. Cette année, 332 artistes sont représentés, issus de 90 pays dont quatre participent pour la première fois (Bénin, Éthiopie, Tanzanie, Timor-Leste) et trois via leur propre pavillon (Nicaragua, Panama, Sénégal). Une hausse nette, en comparaison avec les 213 artistes présents en 2022.





À la tête de cette sélection éclectique 2024 : Adriano Pedrosa. Le Brésilien de 59 ans devient le premier commissaire latino-américain à occuper cette fonction. L'approche progressiste de cet actuel directeur du Musée d'Art de São Paulo (MASP) s'est toujours concentrée sur différents types de marginalités socioculturelles, concevant des expositions phares, notamment celles de la Biennale de São Paulo (1998 et 2006) et d'Istanbul (2011). Sa série au long cours *Histórias* a révolutionné le MASP, fondé par le magnat de la presse Assis Chateaubriand, en sondant les thèmes de l'enfance, de la sexualité, de la diaspora africaine, du féminisme et des complexités de l'histoire brésilienne. Pas étonnant donc que sa vision curatoriale étende la portée de la Biennale de Venise.

DES ÉTRANGERS PARTOUT

Le titre de cette moisson de découvertes, réparties entre les Giardini et l'Arsenal, dérive des œuvres du collectif Claire Fontaine, créé en 2004 à Paris et basé à Palerme. Une série de sculptures en néons de différentes couleurs qui déclinent dans toutes les langues les mots « Stranieri Ovunque » (« Étrangers partout »). L'expression tire quant à elle son nom d'un collectif turinois qui luttait contre le racisme et la xénophobie en Italie au début des années 2000. Pour Adriano Pedrosa, elle a une double signification : « *Tout d'abord, où que vous alliez et où que vous soyez, vous rencontrerez toujours des étrangers : ils/nous sommes partout. Deuxièmement, peu importe où vous vous trouvez, vous êtes toujours véritablement et au plus profond de vous un étranger.* »

Ce paradigme diversifie ainsi les voix du monde, se scindant en deux sections : contemporaine et historique. La première est dédiée aux artistes qui vivent en marge et sont persécutés, non seulement pour leur orientation sexuelle, mais aussi pour leur esprit artistique libre et alternatif. Qu'ils soient donc queer, outsiders ou indigènes. Un segment sonde également les *Archives de la Désobéissance (Disobedience Archive)*, projet de Marco Scotini, et la diaspora artistique italienne qui comprend 40 artistes, dont l'architecte Lina Bo Bardi. Il est question ici de ceux qui ont voyagé et déménagé à l'étranger, développant leur carrière en Afrique, en Asie, en Amérique latine et dans le reste de l'Europe. La seconde est constituée d'œuvres du XX^e siècle provenant d'Amérique latine, d'Afrique, d'Asie et du monde arabe. Elle met aussi en lumière l'histoire des modernismes largement méconnus des pays du Sud. Deux sections engagées, féministes, queer, anticolonialistes et ouvertes sur le monde pour une édition hors normes, portée par 88 pavillons nationaux.





PAVILLON FRANÇAIS : JULIEN CREUZET

Il s'agit là d'un épisode historique. Pour la première fois, c'est un artiste franco-caribéen qui vient porter haut les couleurs du pavillon français. Son travail a été choisi pour sa « poésie infusant une pluralité de pratiques entre sculpture, vidéo, musique, performance et nouvelles technologies ». Une œuvre polyphonique entre récits, histoires marginalisées, héritages et matières. L'artiste plasticien, vidéaste, performeur, poète et chef d'atelier aux Beaux-Arts de Paris avait annoncé en février dernier son projet vénitien au Diamant, en Martinique, où il a grandi. Il offre une « expérience immersive et multisensorielle, une plongée dans les formes, les matières et les refrains, une rencontre avec des symboles et des chimères issus de longues mutations ». Jeune espoir de la scène contemporaine française, nommé pour le prix Marcel Duchamp en 2021, Julien Creuzet est aujourd'hui reconnu à l'échelle internationale.

PAVILLON AMÉRICAIN : JEFFREY GIBSON

L'événement fait également date. Ce natif du Colorado devient le premier artiste d'origine amérindienne à représenter les États-Unis à la Biennale de Venise. D'origine Cherokee et membre de la communauté indienne de Choctaw du Mississippi, Jeffrey Gibson s'est rendu célèbre grâce à ses peintures et sculptures aux couleurs vives. Un travail qui combine les histoires américaine, autochtone et queer avec des influences musicales et pop, plaidant pour un élargissement de l'accès à la démocratie et à la liberté pour tous. Dans sa pratique, il mêle artisanat indien (perlage, tissage), travail sur le métal, procédés picturaux (art abstrait, pop art) et modernisme occidental. L'exposition « the space in which to place me » rassemble ainsi sculptures, vidéos, peintures multimédias et sur papier afin d'explorer les dimensions de l'identité et les forces qui façonnent sa perception à travers le temps.





PAVILLON ANGLAIS : JOHN AKOMFRAH

L'artiste et cinéaste d'origine ghanéenne, installé à Londres, se fait quant à lui le porte-étendard du Royaume-Uni. Il a trouvé la reconnaissance dans les années 1980 au sein du Black Audio Film Collective (BAFC), un groupe de sept artistes fondé en 1982. Il est connu pour ses films d'art et ses installations vidéo multiécrans, qui sondent l'injustice raciale, la mémoire, l'héritage colonial, les identités diasporiques, la migration et le changement climatique. Sa participation à la Biennale de Venise remonte à 2019 avec l'œuvre *Four Nocturnes*, commandée pour le premier Pavillon du Ghana. Cette année, son exposition « *Listening All Night To The Rain* » au Pavillon anglais est une installation composée de huit œuvres sonores et temporelles multiécrans imbriquées et superposées. Elle se veut un manifeste de ses thèmes récurrents, mettant l'accent sur le son, l'acte d'écoute et les théories de l'acoustémologie.

LUMIÈRE SUR LES PAYS DU SUD GLOBAL

La République du Bénin fait son entrée dans la Biennale, avec pour thème « Everything Precious is Fragile ». Le curateur et critique d'art Azu Nwagbogu met en avant la richesse et la diversité de la scène artistique africaine, s'aventurant dans les domaines contemporains avec la philosophie Gélédé. Les œuvres de Chloé Quenum, Moufouli Bello, Ishola Akpo et Romuald Hazoumè explorent ainsi les thèmes de la traite négrière, de la figure de l'amazone, de la spiritualité et de la religion Vodùn. Une présence béninoise forte qui s'inscrit dans le cadre de la restitution par la France de « 26 trésors royaux spoliés lors de la conquête coloniale du Royaume du Danxomè ».



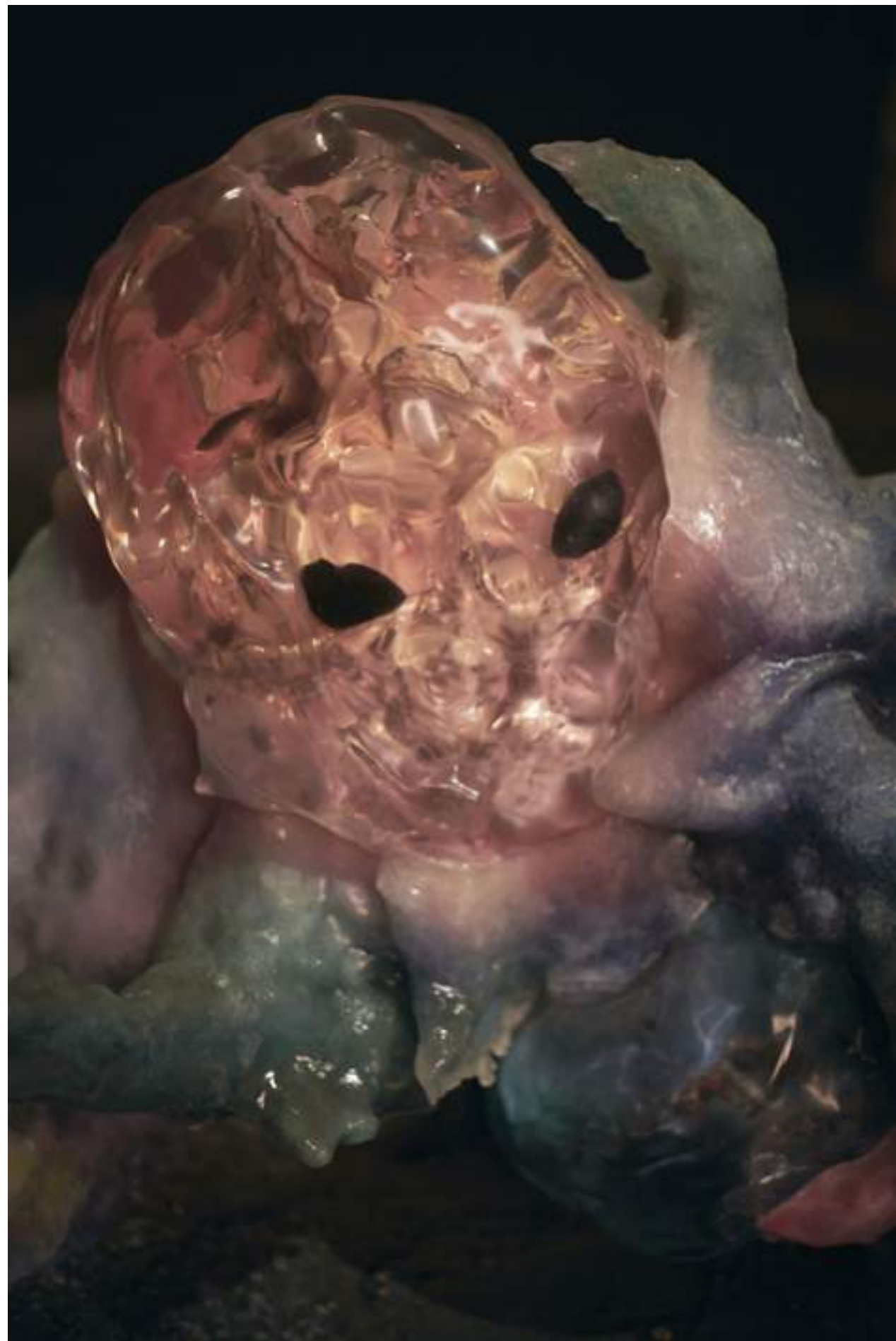


Du côté du Pavillon du Pérou, c'est une figure majeure de la photographie qui vient incarner l'essence du pays. Le Péruvien Roberto Huarcaya offre à voir *Cosmic Traces (Huellas Cósmicas)*, à la croisée de la photographie, de l'installation et du land art. Un sanctuaire immersif et éphémère, conçu pour éveiller la conscience, stimuler l'imagination et promouvoir la méditation. Dans cette installation figurent les *Amazogramas*, œuvre monumentale composée de photogrammes sur lesquels il travaille depuis près de dix ans, comme un enregistrement grandeur nature de l'Amazonie. Pour ce faire, il a déployé un rouleau de papier photosensible de 30 m sous un imposant palmier durant une tempête. Deux autres créations complètent ce chef-d'œuvre visuel : une sculpture d'un canoë de l'artiste Antonio Pareja et une composition pour piano de Mariano Zuzunaga.



L'HISTOIRE ITALIENNE VUE PAR GIULIA ANDREANI

La peintre figurative, née à Venise et installée depuis quinze ans à Paris, expose aux Giardini ses nouvelles œuvres qui nous immergent dans les photographies oubliées de l'histoire italienne. Comme de coutume, l'image d'archive et les souvenirs personnels restent à la source de son travail de recherche documentaire, exhumant des photographies qui servent de support. À travers ses peintures et ses aquarelles à grande échelle, elle tisse des récits, des faits et des personnages au gris de Payne, un gris bleuté, agrémenté de petites touches de couleurs. Une véritable signature où tout reprend vie entre passé et présent pour mieux guider le futur. Ex-pensionnaire de la Villa Médicis, nommée pour le prix Marcel Duchamp en 2022, Giulia Andreani est représentée par la galerie Max Hetzler qui expose quatre autres artistes à la Biennale : Eddie Martinez, Beatriz Milhazes, Walton Ford et Leilah Babirye.



« LIMINAL » DE PIERRE HUYGHE À LA PUNTA DELLA DOGANA

L'artiste plasticien, vidéaste et designer français continue de repenser les rapports entre humains et non-humains. Au cœur du musée d'art vénitien, il expose ses magnifiques créations inédites, accompagnées d'œuvres issues des dix dernières années dont certaines appartiennent à la Collection Pinault. L'exposition se transforme en un « état transitoire peuplé de créatures humaines et non humaines », mais aussi en un « lieu de formation de subjectivités qui ne cessent d'apprendre, de se modifier ou de s'hybrider ». Pierre Huyghe crée une interdépendance entre les événements et les éléments qui se manifestent. Il tente dès lors de remettre en question « notre perception de la réalité, comme si nous devenions étrangers à nous-mêmes, depuis une perspective autre que celle humaine/inhumaine ».

« PIERRE HUYGHE. LIMINAL »
PUNTA DELLA DOGANA, VENISE (ITALIE)
DU 17 MARS AU 24 NOVEMBRE 2024

PINAULTCOLLECTION.COM

« ENSEMBLE » DE JULIE MEHRETU AU PALAZZO GRASSI

L'exposition de l'artiste plasticienne américaine, née à Addis-Abeba, en Éthiopie, rassemble une sélection de plus de 50 peintures et œuvres sur papier produites sur une période de vingt-cinq ans, incluant certains de ses travaux réalisés entre 2021 et 2024. Près de 20 œuvres de la Collection Pinault sont exposées sur les deux étages du Palazzo Grassi. La pratique de Julie Mehretu se nourrit « de l'histoire de l'art, de la géographie, des luttes sociales, des mouvements révolutionnaires et de la subjectivité de celles et ceux qui ont marqué ces grands domaines du savoir et de la création ». Pour répondre au titre, son travail s'accompagne d'œuvres de plusieurs de ses amis artistes, comme Nairy Baghramian, Huma Bhabha, Robin Coste Lewis, Tacita Dean, David Hammons, Paul Pfeiffer et Jessica Rankin.

NATHALIE DASSA

« JULIE MEHRETU. ENSEMBLE »
PALAZZO GRASSI, VENISE (ITALIE)
DU 17 MARS 2024 AU 6 JANVIER 2025

PINAULTCOLLECTION.COM



FRANCE - LIMOGES

NADÈGE MOUYSSINAT

LA MAGIE DE LA PORCELAINES

Irréelles, ses sculptures aux formes pures créent du rêve. Entre art et design, son travail virtuose de la matière poétise l'espace, grâce à un savoir-faire ancestral porté par une vision contemporaine.

Nadège Mouyssinat est entrée dans le monde de la porcelaine par la tradition du savoir-faire des manufactures de Limoges et par l'exigence requise dans le monde du luxe. Mais elle s'est toujours vue fabriquer ses propres créations. Elle s'est lancée en 2019, à l'issue de sa participation au salon Révélations, après avoir reçu le Prix de la jeune création métiers d'art décerné par Ateliers d'Art de France. Travaillant par coulage dans des moules, elle a d'emblée imaginé des ensembles composés de différents modules jouant avec les formats et les couleurs, combinés à l'infini dans des installations créant des univers poétiques. Séduits, les collectionneurs lui ont commandé des pièces uniques issues de ces séries. Des *Pseudosphères* en lévitation à la symétrie parfaite, matérialisant l'infini, à la série *Nùria*, dont les courbes primordiales évoquent un monde en gestation, l'artiste crée des sculptures surréelles dont l'équilibre semble tenir du miracle. Il y a effectivement une part de magie dans la porcelaine. « *On conceptualise beaucoup, mais on a toujours la surprise de ce qui va sortir du four ; il y a une part d'inconnu et je trouve cela passionnant et addictif* », confie la sculptrice de porcelaine. Afin d'atteindre la légèreté, le découpage des formes dans l'espace, l'impression de lévitation et d'instabilité suscitant des émotions et du rêve, le travail de la porcelaine exige d'elle résilience, patience, méticulosité et une attention de tous les instants. Aux risques de déformations, de problèmes de démoulage, de casse ou de défauts d'émaillage, s'ajoute le défi de l'échelle, les grandes pièces nécessitant une manutention et des supports adaptés. Ces dernières sont ainsi d'autant plus exceptionnelles. De l'artisanat à l'art, et de l'art au design, il n'y a qu'un pas. Des expérimentations graphiques des *Pseudosphères* est née l'idée d'une console, finalisée en 2022. Créant un jeu de reflets, son plateau relie deux sculptures de manière énigmatique. Nadège Mouyssinat souhaitant approfondir son exploration du monde des objets, une nouvelle collection est en germe, qui va voir fleurir luminaires, miroirs, appliques murales, *coffee tables* ou tabourets, centres de table et chandeliers de différentes échelles. Ils donneront la réplique au totem dont ils dérivent, une sculpture *Nùria*. De quoi inspirer les architectes d'intérieur.

SOPHIE REYSSAT

À VOIR :

L'INSTALLATION NÙRIA EST EXPOSÉE AU MUSÉE NATIONAL ADRIEN-DUBOUCHÉ SITUÉ AU 8 BIS, PLACE WINSTON-CHURCHILL, À LIMOGES.

MUSEE-ADRIENDUBOUCHE.FR
@MNADLIMOGES
NADEGEMOUYSSINAT.COM
@NADEGE_MOUYSSINAT

© studio Brinth







FRANCE - PARIS

CORINE BORGNET

L'ART DE LA PARABOLE EXISTENTIELLE

Artiste du second degré, la plasticienne manie le détournement et jongle avec les symboles dans ses vanités. Hymne à la vie, celles-ci désacralisent nos croyances et renversent les codes, pour le plaisir d'en rire et la liberté de penser.





Corine Borgnet a fait sensation avec sa robe de mariée *Amours éternels*, présentée à Art Paris sur le stand de H Gallery. Cette sculpture à taille humaine, dont l'idée est née de sa complicité avec la curatrice Isabelle de Maison Rouge, lui a demandé huit mois de travail sans filet. Ses fragiles éléments sont collés entre eux, certains étant enfilés sur un fil métallique rigidifiant la structure, qui se compose d'une myriade d'os colorés aux épices, au café et au thé. Aux os de volaille, la plasticienne a associé des vertèbres imprimées en 3D, provenant d'une fouine à jamais disparue en raison de l'exploitation de sa fourrure. Une incitation à changer nos comportements. Cette pièce exceptionnelle s'inscrit dans son *Histoire d'os*, une réflexion sur la vanité, la fragilité et la résilience. Souliers de contes de fées, ses *Vanity Shoes* ont été les premiers de la série. Ont suivi des insignes de pouvoir et de séduction : couronnes et diadèmes, jarrettière et guêpière, ou encore bouquets, explorant avec ironie les symboles de notre condition humaine. L'artiste récupère et sacralise ses vestiges, allant des post-it usagés à la cire de cierges consumés. Elle leur donne une seconde vie dont témoigne à merveille son installation *The Last Supper* (« Le dernier souper »), une table symboliquement dressée de 13 couverts, pour un festin royal éphémère fossilisé pour l'éternité. D'une troublante beauté, chacune de ses œuvres offre une multitude de portes d'entrée pour raconter son histoire. Ses *Assiettes tuées*, dont le motif de toile de Jouy évoque le luxe du XVIII^e siècle, sont ainsi percées d'un trou comme celles que les Mayas posaient sur la tête de leurs dignitaires défunts. En s'évadant par cet orifice, l'âme se libérait des matérialités terrestres pour renaître à la pureté. Corine Borgnet quitte elle-même désormais la Terre pour s'aventurer dans l'espace avec une nouvelle série. Elle a de nouveau choisi la jesmonite – une résine à base de poussière de marbre ayant l'aspect de la céramique, à laquelle elle associe de la soude, des minéraux et même des particules de météorite, pour créer la Lune et Mars dans une vision dystopique. Leur titre en dit long : *Escape game*. « *J'ai raté la Terre* », s'explique l'artiste avec un sourire en coin.

SOPHIE REYSSAT

« EN ROBE ! »
 ABBAYE CISTERCIENNE DE L'ESCALADIEU
 BONNEMAZON
 JUSQU'AU 3 NOVEMBRE 2024
 ABBAYE-ESCALADIEU.COM

« L'ÉPOQUE BÉNIE DES GLOBOPHAGES »
 IDEM+ARTS - PÔLE CULTUREL HENRI-LAFITTE
 3, RUE GEORGES-PAILLLOT, MAUBEUGE
 JUSQU'AU 31 MAI 2024
 IDEM-ARTS.COM

SALON DES ARTISTES
 ARTISTE INVITÉE : CORINE BORGNET, AVEC *THE LAST SUPPER*
 ESPACE LIBERTÉ
 1, AVENUE DU GÉNÉRAL-DE-GAULLE, MASSY
 DU 27 AVRIL AU 5 MAI 2024
 SALONDESARTISTES-MASSY.FR

CORINEBORGNET.COM
 @CORINEBORGNET



FRANCE - PARIS

LEE HYUN JOUNG

MÉMOIRES DU PAYS DU MATIN CALME

Tout en subtilité et en précision, ses paysages imaginaires conceptualisent nos existences, chacun de ses tracés matérialisant une ligne de vie.

Installée à Paris, l'artiste native de Séoul écrit une nouvelle page de son histoire avec chaque paysage qu'elle imagine, et pour lequel elle va jusqu'à fabriquer ses matériaux : l'encre appelée *muk* en Corée, obtenue par broyage de pigments sur la pierre, et son support de papier traditionnel. Emblème de son pays natal, fabriqué à la main depuis des millénaires à partir de l'écorce du mûrier, le *hanji* constitue un élément primordial de son travail. En désagrégeant ce papier parfaitement lisse dans de l'eau, pour le reconstituer en conservant une texture fibreuse riche d'irrégularités, elle s'inscrit dans la continuité millénaire de la Corée tout en ritualisant son changement de parcours et sa renaissance en France. Cette préparation constitue un moment privilégié où la matière, sensuelle, prend vie. Ce remodelage du papier se fait d'un geste spontané, sans schéma préconçu. « *Le volume vient après, je le crée avec mes pinceaux, à partir d'une image que j'ai déjà en tête* », confie l'artiste. Les paysages de Corée, et plus généralement d'Asie où elle a beaucoup voyagé, nourrissent son imaginaire. Plus que des montagnes, des vagues ou des forêts, son pinceau dessine des chemins de crête ou des chemins creux, selon que le regard suit les délicats tracés d'encre aux infinies nuances de noir et de bleu, ou les interstices de papier laissé vierge. « *Je cherche à exprimer des chemins de vie* », précise-t-elle. Chaque jour, elle entre en empathie avec le papier, mettant son corps et son esprit en harmonie pour faire danser son pinceau au-dessus de la feuille. Chacun peut s'approprier ces paysages mentaux, supports de médiation aussi bien pour l'artiste en cours de création que pour le spectateur admirant l'œuvre achevée. De manière également très symbolique, Lee Hyun Joung s'inspire du *bojagi* dans un esprit de filiation. Transmis de génération en génération, ce précieux tissu, destiné à emballer des objets, se compose d'un assemblage de chutes de soie qui représentent autant de mémoires et de traces de vies antérieures. Dans son œuvre intitulée *Mémoire du vent*, elle croise les lignes de vie avec une poésie qui irradie de toutes ses créations.

SOPHIE REYSSAT

À VOIR :

« RIDGE LINES », EXPOSITION SOLO
GALERIE SEPT
RUE DE ROLLEBEEK 27, BRUXELLES (BELGIQUE)
DU 4 AVRIL AU 19 MAI 2024
GALERIESEPT.COM
@GALERIESEPT

« SYMPHONIE EN TROIS MOUVEMENTS »
GALERIE LOUIS & SACK - LA PAGODE PARIS
48, RUE DE COURCELLES, PARIS 8^e
DU 6 AU 13 JUIN 2024
LOUIS-SACK.COM
@GALERIELOUISACK

@LEE_HYUNJOUNG
PRINTEMPS-ASIATIQUE-PARIS.COM

© Symphonies en 3 mouvements photo by Christian Baraja

106



107



WARNING
NO SELF-SERVE
UNLAWFUL TO SERVE YOURSELF
WAIT FOR AN ATTENDANT
IT IS UNLAWFUL AND DANGEROUS
TO DISPENSE GASOLINE OR OTHER
FLAMMABLE LIQUID INTO OTHER
THAN APPROVED RED CONTAINERS
NO SMOKING- STOP MOTOR

**Please...
pull
forward
to last
open pump**

© Martin Parr



PHOTOGRAPHIE

PARIS - FRANCE

ZOOM SUR L'EXPOSITION « FASHION FAUX PARR »

Le célèbre artiste Martin Parr expose ses clichés mode du 22 au 26 mai 2024 au sein de la galerie Clémentine de la Féronnière.

Dans le monde de la photographie documentaire contemporaine, Martin Parr se distingue par son regard unique et souvent ironique sur la société. Bouleversant les codes classiques de la photographie publicitaire, il prend pour décor des scènes ordinaires, mettant sur un même plan les passants et les mannequins. Son dernier projet, intitulé « Fashion Faux Parr », offre une exploration audacieuse de la relation complexe entre la mode et la culture britannique. « *Certaines photos se rapprochent du documentaire, d'autres de la mode, voire même de l'art. Il est difficile de les différencier et c'est justement ce qui est passionnant* », explique Parr. De Gucci à Jacquemus, du désert californien aux rues parisiennes, d'une station essence à un *catwalk* de défilé, ce sont vingt-cinq années de son travail qui sont réunies dans cette rétrospective.



© Martin Parr



© Martin Parr

Deux grandes maisons d'édition lui consacrent chacune, simultanément, un livre relatif à la mode, soufflant l'idée à Clémentine de la Féronnière de lui dédier une exposition. Le premier, intitulé *United Kingdom*, paraît le 5 avril dans la collection « Fashion eye » des éditions Louis Vuitton. L'ouvrage brosse un portrait à la fois tendre et satirique de la capitale britannique. Le second paraît le 10 avril aux éditions Phaidon. Celui-ci s'intitule comme l'exposition, *Fashion Faux Parr*, et rassemble toute sa collection de photographies produites pour des maisons de luxe et des magazines tels que Balenciaga ou encore *Vogue*.

Entre cadrages ultraserrés, productions personnelles, et singularité des perspectives et des compositions, l'univers kitsch, réaliste et hypercoloré de l'artiste est mis en lumière dans cette exposition détonnante. Comme dirait si bien Jean Cocteau, « *Le tact de l'audace, c'est de savoir jusqu'où on peut aller trop loin.* »

FLORA DI CARLO

« FASHION FAUX PARR »
 GALERIE CLÉMENTINE DE LA FÉRONNIÈRE
 51, RUE SAINT-LOUIS-EN-L'ÎLE, PARIS 4^e
 DU 22 MARS AU 26 MAI 2024
GALERIECLEMENTINEDELAFERONNIERE.FR



114



115

ÉTATS-UNIS - NEW YORK

SIMON CHAPUT

NEW YORK LA GRANDE

Le World Trade Center, Wall Street, le Chrysler Building, le Rockefeller Center, l'Empire State Building... C'est à une véritable géométrie du paysage urbain et à un pur jeu de lumière et de variations de gris que nous convie Simon Chaput. Le chasseur d'images de 72 ans a démarré cette série au long cours en 1996, treize ans après avoir quitté la France pour New York au début des années 1980. « *Ces photographies portent moins sur les bâtiments ou sur l'architecture que sur la manière dont la lumière joue avec ces structures* », explique-t-il. « *J'utilise l'espace négatif pour vraiment suspendre les édifices et en faire ressortir l'essence. J'aime déstabiliser les spectateurs pour qu'ils soient obligés de regarder ces monuments reconnaissables d'une nouvelle manière.* » Ce travail sur la ville qui ne dort jamais représente le point de départ de son style distinctif. Depuis le début de sa carrière, Simon Chaput explore la beauté du monde à travers l'architecture, les individus, le corps féminin, la nature, tout en mettant en exergue les enjeux sociaux et environnementaux. Ses images saisissantes du World Trade Center sont devenues aussi emblématiques que celles des tours jumelles avant leur destruction. L'une d'entre elles a d'ailleurs été acquise par le Brooklyn Museum en 2006 pour son exposition collective *Looking Back from Ground Zero*. Avec le temps, cette série a gagné ses galons d'œuvre documentaire, en hommage et en mémoire.

NATHALIE DASSA

SIMONCHAPUT.COM



© Simon Chaput - New York 2 - Les Twin Towers du World Trade Center



© Simon Chaput - New York 23 - autour du Chrysler Building

FINLANDE - HELSINKI

TOMMI VIITALA

SAISIR LA MÉLANCOLIE FINLANDAISE

Le photographe sillonne les rues de sa Finlande natale dans un jeu d'ombre et de lumière, de néons et de brouillard, empreint d'onirisme, de mystère et de vague à l'âme.

« La photographie de rue est une forme d'art unique et captivante qui saisit l'essence de la vie quotidienne dans les espaces publics. Elle fige des moments dans le temps, révélant la beauté (et la vérité) de la vraie vie urbaine », confie Tommi Viitala. Depuis cinq ans, ce virtuose quadragénaire sublime Helsinki, sa ville d'origine, expérimentant la photographie de rue. Un intérêt qui succède à une carrière dans le domaine créatif où il a peaufiné son style de prise de vues entre portraits et vidéos.

Au fil de ses pérégrinations photographiques, ce conteur de cœur a étendu le champ de ses perspectives dans d'autres villes et pays, comme Budapest en Hongrie. Les émotions inhérentes à sa terre natale restent cependant sa source d'inspiration première et nourricière. *« La mélancolie finlandaise est un concept profondément ancré dans la culture du pays »,* explique-t-il, précisant : *« Cela vient de l'histoire de la Finlande, qui est façonnée par ses vastes paysages, ses longs hivers et une identité nationale enracinée dans la résilience. »*

Ce sentiment puissant, il le puise également dans le cinéma d'Aki Kaurismäki, son autre source d'inspiration : *« Le meilleur exemple de cette mélancolie si caractéristique réside sans doute dans ses films, remplis d'une tristesse indescriptible. J'essaie de mettre en valeur ce paysage mental, en mélangeant des visuels sobres avec des gestes discrets pour évoquer cet aspect unique de la culture finlandaise. »*





© Tommi Vitala



AU HASARD DES RUES

À travers ses séries *Beyond Abstract*, *Obscure Future* et *Shadows*, Tommi Viitala nous plonge ainsi dans un autre monde entre solitude et errance, ombre et lumière, juxtaposition et géométrie, symétrie et asymétrie. Ses compositions jouent avec les variations de couleurs et les contrastes nets où les atmosphères se confrontent.

À l'instar de certains de ses collègues qu'il affectionne particulièrement, comme Hannes Heikura et Pentti Sammallahti, le photographe cherche à s'emparer de ces moments « calmes et introspectifs » au milieu de l'agitation urbaine. *« La rue est comme une douceur pour moi. Je mets de la bonne musique dans mes oreilles et je me promène. J'aime aussi cela pour rencontrer de nouvelles personnes et boire un verre. Je dis souvent "d'abord le café, puis les photos". Je veux photographier la rue sans stress, car c'est agréable et amusant. »*

Il observe et sonde ainsi la ville en quête d'« exceptions », de « petits défauts » et de ces instants de grâce « magnifiques » qu'il capte souvent dans les ombres de journées très ensoleillées. Ses déambulations ont vite séduit les magazines, tout en faisant l'objet de plusieurs expositions. Tommi Viitala donne par ailleurs des conférences sur son approche singulière sous le titre « Random encounters from the streets », qui résume le mieux sa passion. Car comme il le formule : *« Vous ne savez jamais ce que la rue va vous donner devant l'objectif. »*

NATHALIE DASSA

TOMMIVIITALA.COM



ÉTATS-UNIS - LOS ANGELES

HAYLEY EICHENBAUM DÉCONSTRUIT LA PERCEPTION ANDROCENTRIQUE

L'artiste photographe américaine offre un autre regard sur son travail où elle interroge et capture en vues aériennes la silhouette et la psyché féminine dans les méandres de l'*American way of life*.

Hayley Eichenbaum s'est fait connaître grâce à son projet au long cours *The Mother Road*, qu'elle a démarré en 2014 en hommage à la Route 66, reliant Chicago à Santa Monica. À travers ces images, cette native de Milwaukee, installée entre San Francisco et Los Angeles, documente les façades en sillonnant les vestiges du Sud-Ouest américain. Une inspiration née du cinéma du XX^e siècle et de l'esthétique des plateaux de tournage classiques, et plus encore du travail de Stanley Kubrick et des films de science-fiction des années 1960.

Le style de Hayley Eichenbaum, passée par le San Francisco Art Institute et le Milwaukee Institute of Art & Design, façonne ainsi des atmosphères dans des paysages aux tons pastel, dépourvus de personnages, mais chargés d'émotions, de couleurs et de mystère. Un regard nourri par les lignes épurées et la géométrie de l'architecture moderniste et minimaliste.

Avec la série *SETTLE DOWN* (s'installer, se poser, se ranger), en collaboration avec le photographe Zachary Swearingen (1991-2020), décédé dans un accident, elle nous convie à une autre histoire. Après avoir pris de la distance, elle prend cette fois de la hauteur, se concentrant sur l'environnement intérieur et le modèle. La mort tragique de son partenaire créatif, également spécialiste des années 1950-1960, a brutalement interrompu ce projet dont le titre est volontairement mis en majuscules, comme une injonction. Seules sept images existent.

LA FEMME VUE D'EN HAUT

Hayley Eichenbaum propose ainsi une étude visuelle de la répétition et du motif. « Ces prises de vue aériennes représentent un personnage féminin qui, doucement, est submergé par le fait qu'on lui dise de se poser », explique-t-elle. « Les indices visuels soulèvent la question de la détérioration du bien-être mental, tout en remettant en question la rationalité des attentes féminines actuelles. Le terme [settle down] signifie se marier et avoir des enfants. Cela se traduit également par "Calm down" [se calmer]. »

Dans ses recherches, Hayley Eichenbaum dissèque également les films des années 1960 centrés sur l'éducation sexuelle et le statut social. Surtout, elle se met en scène et brise la perception androcentrique. Dès ses premiers travaux performatifs et cinétiques, l'artiste interdisciplinaire de 35 ans analysait « les attentes sociales occidentales à l'égard des femmes : comment elles sont censées se maintenir et se préserver ».

C'est ce que montrent ces images, axées sur la silhouette et la psyché féminine. Affairée dans les activités du quotidien, la Femme – avec un grand F – apparaît dès lors comme un symbole à la fois puissant et impuissant. « Mon intérêt persiste dans ces limbes », précise-t-elle, ajoutant : « J'explore ce potentiel de prise de contrôle et de perte de contrôle simultanément. »

Au cœur des espaces domestiques, vus d'en haut, le duo déconstruit ainsi les poncifs et les objets commerciaux de l'*American way of life*, bâtis par la vision masculine. Hayley Eichenbaum ajoute à ce processus la notion de subjectivité, car on ne voit pas son visage, permettant au regardeur de pouvoir s'identifier. Pour elle, cette série sonde le sentiment « d'agitation ». Et plus précisément d'« une agitation dans le corps », « un épuisement des attentes féminines. Et finalement, un spasme, petit, mais rebelle, une rupture avec tout cela ».

NATHALIE DASSA

HAYLEY-EICHENBAUM.COM





ANGLETERRE - LONDRES

DANIEL ARCHER

L'ÉLÉGANCE EXPRESSIVE

Le photographe australien, installé à Londres, joue avec l'expressivité artistique façonnant son univers surréaliste et fantaisiste, nourri d'ombres et de contrastes.

Daniel Archer a grandi dans la banlieue ouvrière de Melbourne en Australie. Ce qui a motivé son désir de devenir photographe, ce sont ces heures dorées du soleil australien durant son enfance qui ont nourri son imagination. Depuis lors, ce diplômé en photographie de la Royal Melbourne Institute of Technology décline son savoir-faire, perfectionnant ses compétences pour nous transporter dans un autre monde.

« J'aborde souvent un projet en rassemblant une série d'éléments qui m'attirent inconsciemment. Qu'il s'agisse d'une œuvre d'art, d'une musique, d'un film, d'un rêve ou même d'une émotion », explique-t-il, précisant : « C'est la fusion de ces éléments injectés dans une vision singulière qui me permet de créer mon travail et de me sentir en accord avec moi-même en tant qu'artiste. »

Cette fascination constante ne l'a jamais quitté. Ses collaborations avec plusieurs marques (Prada, Margiela, Hermès, Cartier, Zara) et magazines (*Vogue*, *Luncheon*, *D la Repubblica*, *Rouge Fashion Book*, *The Cut*) vont dans ce sens.



© Daniel Archer pour CulturedD

132

PHOTOGRAPHIE

S'ÉCHAPPER DE LA RÉALITÉ

Son portfolio offre un bel aperçu de cet univers fantaisiste et singulier à la croisée des songes. Aujourd'hui encore, Daniel Archer continue d'en faire son mantra. Celui qui se revendique « expressionniste par nature » garde précieusement en mémoire cette capture de moments éphémères d'ombre et de lumière, les projetant dans ses séries avec autant de douceur, d'onirisme et d'élégance.

À l'exemple de sa récente série publiée dans le magazine *Cultured* : « *J'ai voulu créer un monde qui montre la mode en tant qu'œuvre d'art, explorant cette danse complexe entre le réel et le surréalisme, où les vêtements deviennent des sculptures et les modèles des toiles vivantes.* »

Le travail de Daniel Archer poursuit ainsi ses explorations surnaturelles, sondant la beauté dans les silhouettes et les subtilités de la lumière du soleil couchant australien. Pour lui, tout est prétexte à faire de l'image une toile dans laquelle il injecte rêves et cauchemars pour créer des mises en scène riches et imaginatives.

NATHALIE DASSA

DANIEL-ARCHER.COM



133

PAYS-BAS - AMSTERDAM

CHANTAL ELISABETH ARIËNS

CAPTURER L'INTANGIBLE

L'artiste néerlandaise, basée à Amsterdam, nous entraîne dans un monde intermédiaire où se confrontent mouvement et immobilité, émotion et souvenir, subconscient et sérénité.

« Ainsi les ténèbres seront la lumière. Et le calme de la danse. » Cette citation du poète et dramaturge T. S. Eliot, mentionnée sur son site vitrine, résume la démarche de Chantal Elisabeth Ariëns. Cette artiste quadragénaire distille au cœur de son travail une véritable philosophie photographique, créant un lien entre émotions et souvenirs qui lui permet de revenir à l'essentiel.

Formée à l'Académie de Ballet de Tilburg, aux Pays-Bas, cette ancienne danseuse a vu s'effondrer son rêve d'intégrer une compagnie comme celle du New York City Ballet. Elle s'est alors tournée vers son autre passion : la photographie. Un amour hérité de son père, photographe et enseignant en photographie. Auprès de lui, elle et sa sœur cadette, qu'elle a perdue il y a quelques années, ont appris les processus d'impression et de tirage.

Chantal Elisabeth Ariëns s'exerce ainsi comme mannequin et assiste plusieurs photographes avant de prendre son envol à 30 ans. Elle enchaîne très vite les collaborations avec des magazines comme *Marie-Claire*, *Red*, *Cosmopolitan* ou encore *Crash*, pour lequel elle conçoit un éditorial d'une vingtaine de pages sur une collection haute couture de Chanel. Dans l'intervalle, elle se lance dans ses projets personnels et rejoint les galeries Kahmann à Amsterdam et Ira Stehmann Fine Art à Munich, tout en exposant ses premières œuvres à Photo Basel et Paris Photo.





136

RESPIRER LA LIBERTÉ

Le caractère singulier de son œuvre naît de l'importance du travail artisanal et de la puissance du subconscient. Chantal Elisabeth Ariëns explore cet espace de veille de la conscience, qui libère les émotions et les souvenirs. « *C'est le lâcher prise qui fait ressortir les images les plus intimes* », explique-t-elle. Pour ce faire, elle est partie en quête d'une technique qui répond à cette vision : la gravure photopolymère. Cet ancien procédé d'impression transfère les photographies sur une plaque photosensible pour ensuite les estamper sur du papier.

De la prise en main du film photopolymère à l'utilisation de l'encre, jusqu'au tirage de l'image, le rendu offre une texture « veloutée », lui donnant la sensation de travailler comme une peintre. Chantal Elisabeth Ariëns fait ainsi renaître ses souvenirs qui la nourrissent. La photographie de nu trouve également son expression « la plus pure et la plus libératrice ». De même que l'eau, agissant ici comme un « don de vie purificateur, transformateur et thérapeutique ». Pour elle, l'élément devient « le symbole de l'existence, le pouvoir de connexion, de douceur, d'abandon et de pardon ».

De ses séries *La Dérobade* à *L'Apesanteur*, en passant par *Where are you* et *Monologue intérieur*, ses récits visuels semblent jaillir d'un autre temps, comme un paradis retrouvé à la fois vivifiant, apaisant, lumineux. Avec sensibilité, elle réussit ainsi à capter « le transitoire, le trouble invisible de l'âme, l'intangible » entre immobilité et mouvement, qu'elle nous invite à découvrir dans son premier solo show du 24 mai au 20 juillet à la galerie Bildhalle à Amsterdam.

NATHALIE DASSA

CHANTALELISABETHARIENS.COM



137

BELGIQUE - GAND

ANNELIE VANDENDAEL

L'ART DE L'IMPARFAITE PERFECTION

L'œuvre créative, sensuelle et pittoresque de la photographe belge montre que l'authenticité du corps féminin, avec ses imperfections, surpasse les diktats de la mode et de la beauté imposés par l'image.

Qu'est-ce que l'idéal féminin ? Grande question devant l'Éternel qui taraude le monde de la mode et de la beauté depuis des siècles. Annelie Vandendael fait fi de toutes les conventions avec inventivité, intelligence et facétie. Exit les manipulations, les retouches et autres aberrations photoshopées ! Cette ancienne diplômée en photographie de l'Académie royale des beaux-arts de Gand, en Belgique, se fait un point d'honneur de laisser vivre et parler la beauté féminine naturelle.

C'est toute la force de son travail, ramenant les images à leur « essence », à cette « pureté exceptionnelle ». « *Il y a quelques années, j'ai commencé à reconsidérer la manière dont la beauté féminine pouvait être représentée en redéfinissant les concepts de ce qui est perçu comme beau* », explique-t-elle. Son portfolio illumine ainsi la vraie nature de ses modèles dans des clichés vibrants, où le décor joue un rôle clé, où l'humour détend les zygomatiques, où le temps s'évapore.



© Annelie Vandendael



140



141

RÉCITS VISUELS POÉTIQUES

Son style accroche dès le premier regard. Plus encore, il nous émeut. Tout respire la beauté, la liberté, la gaieté, la sérénité. *Sois belle* fait partie de ses séries phares au long cours, s'étendant sur une dizaine d'années. Un titre évocateur et porteur d'énergie vitale, qui sonde la représentation des femmes d'une manière authentique.

Armée de son appareil argentique Hasselblad, cette native de Belgique, qui a grandi dans le sud de la France, façonne des images parfaites dans leur vérité. La mise au point est nette, capturant ces belles jeunes femmes placées dans des paysages naturels et minimalistes, souvent sur fond de ciel bleu.

Flamants roses, poissons rouges, zèbres, girafes, cornets de glace, sangles de suspension et autres cannes à pêche s'invitent joyeusement dans le champ, cachant parfois le visage des protagonistes. Car la personnalité des modèles se révèle davantage à travers les poses, les vêtements et les objets, en lien avec les vibrations et les tonalités du panorama, comme le souligne la photographe : « *J'essaie de représenter l'être humain comme un élément naturel plutôt que comme un objet séparé.* »

142



© Annelie Vandendael

143

MOMENT PRÉSENT

Sensibilité et humour ne font dès lors plus qu'un dans ce monde d'émotions où les humains et les animaux se mélangent, où l'esthétique surréaliste transcende la diversité et le genre. Ce que la photographe veut saisir avant tout, c'est l'instant précis, plutôt que le modèle idéal, préservant ainsi les défauts dans un jeu de textures et de couleurs, de cadrage et de symétrie. C'est là qu'elle touche au cœur et perfectionne son art.

Annelie Vandendael dit puiser son inspiration chez Magritte, mais aussi chez Wes Anderson, Wim Wenders et Pedro Almodóvar. Un univers unique et ludique qui a tôt fait de séduire les magazines (*Harper's Bazaar*, *Schön!*, *DS*, *Elle*, *Milk*) et les marques (Paul Smith, Mellow Yellow, Vieux Jeu, Hampton Bays, Herschel), tout en investissant les galeries d'exposition.

« Être soi-même, être belle », tel est le credo scandé et glorifié par Annelie Vandendael, qui vient ainsi magnifiquement battre en brèche les normes irréalistes de perfection fixées par la photographie de mode.

NATHALIE DASSA

ANNELIEVANDENDAEL.COM



ANGLETERRE - LONDRES

ANDREA ZVADOVA

LA BEAUTÉ SANS LIMITES

La photographe slovaque célèbre la beauté sous toutes ses formes sensibles, abstraites et minimalistes, entre portraits et natures mortes.

Andrea Zvadova fait de son portfolio une exploration intéressante et attrayante de la beauté à différents niveaux de lecture. Originaire de Slovaquie et installée à Londres, cette photographe déploie un sens inné du détail et de l'équilibre dans des images qui laissent libre cours à l'imaginaire. Tout son travail en macro, des portraits aux natures mortes florales, ouvre le champ des possibles en mêlant formes, nuances et matérialités dans un jeu de textures et de couleurs.

Cette virtuose s'intéresse à la photographie depuis toujours, expérimentant le médium au fil du temps et de sa carrière avec divers appareils photo argentiques et numériques. Elle va même plus loin en utilisant des techniques d'impression sur tout type de support, comme l'aquarelle, le textile, le verre, la soie, la peinture à l'huile, le cyanotype.

Son approche ultra-colorée et singulière a raflé plusieurs prix (Portrait of Britain, PDN Look's, catégorie beaux-arts). Également finaliste au Royal Photographic Society Award, elle a fait partie des artistes exposés au Mois de la photographie de Los Angeles et a rejoint les Héroïnes Hasselblad.



REPRÉSENTATIONS MULTIPLES

Ses séries s'échappent ainsi de la réalité, invitant à l'évasion, au rêve et à l'imagination. À l'exemple de ses clichés capillaires en gros plans pour le magazine *Infringe*. « *J'ai toujours eu envie d'explorer le détail, de me rapprocher de l'objet, de l'observation et de la transformation de notre perception* », explique-t-elle, ajoutant : « *C'est comme une forme de découverte de nouveaux mondes et paysages. Cette série s'inscrit dans la continuité de mon précédent travail avec un coiffeur très talentueux, Kieran Tudor.* »

Pour le magazine *Beauty Papers*, elle explore une idée similaire sous une forme mousseuse et humide : « *Je voulais créer une imagerie capillaire qui semble vivante. Je ne cherchais pas la perfection, mais plutôt la sensation très vive de la structure organique qui prend vie sous nos yeux.* »

Avec *Pigment*, elle illumine la peau au naturel et le caractère unique de l'albinisme, brisant les préjugés fondés sur l'apparence et la peur de la différence. Quant à *Glitter Beauty*, les images scintillantes et éthérées font écho au monde naturel, aux aurores boréales et au ciel nocturne.

Dans toutes ces représentations, Andrea Zvadova sublime ainsi les multiples variations de la beauté dans des performances chromatiques qui encouragent le spectateur à s'arrêter, à observer, à se laisser porter.

NATHALIE DASSA

ANDREAZVADOVA.COM



PHOTOGRAPHE : PIERRE-EMILE HAVETTE
TALENTS : MARGUERITE THIAM AND NAILIA HARZOUNE
PRODUCTION : CAMUS VALAT
DIRECTION ARTISTIQUE : MÉLISSA BURCKEL
COORDINATEUR DE PRODUCTION : CAMILLE BIGOT

STYLISME : TYPHAINE PORTA
COIFFURE : VÉRONICA LICCARDI
MAQUILLAGE : VÉRONIQUE MAROT
ASSISTANTS STYLISME : ELLYNA ZODIA AND LAÏLA DEGRANGE
ASSISTANTE COIFFURE : LAURIE MOULARD

ASSISTANT PHOTO : NICOLAS GASTAUD
BTS : NICOLAS LOUVIER

LOCATION MATÉRIEL : DIRECT DIGITAL
LOCATION : AGENCE MELCHIOR

ACUMEN PRÉSENTE

PIERRE-ÉMILE HAVETTE

« L'AMOUR EST UNE FUMÉE FAITE DE LA VAPEUR DES SOUPIRS ;
PURIFIÉ, C'EST UNE FLAMME QUI SE VOIT DANS LES YEUX DES
AMANTS ; CONTRARIÉ, C'EST UNE MER NOURRIE DE LEURS
LARMES. QU'EST-CE D'AUTRE ? UNE FOLIE LA PLUS SAGE, UNE
FIÈVRE QUI REFROIDIT, UN MIEL TROP AMER, UNE DOUCEUR
QUI PRESSE, UNE DOULEUR DÉLECTABLE, UNE FORME DE
SOUFFRANCE QUI SE VEUT SENTIR. »

William Shakespeare, *Roméo et Juliette*.

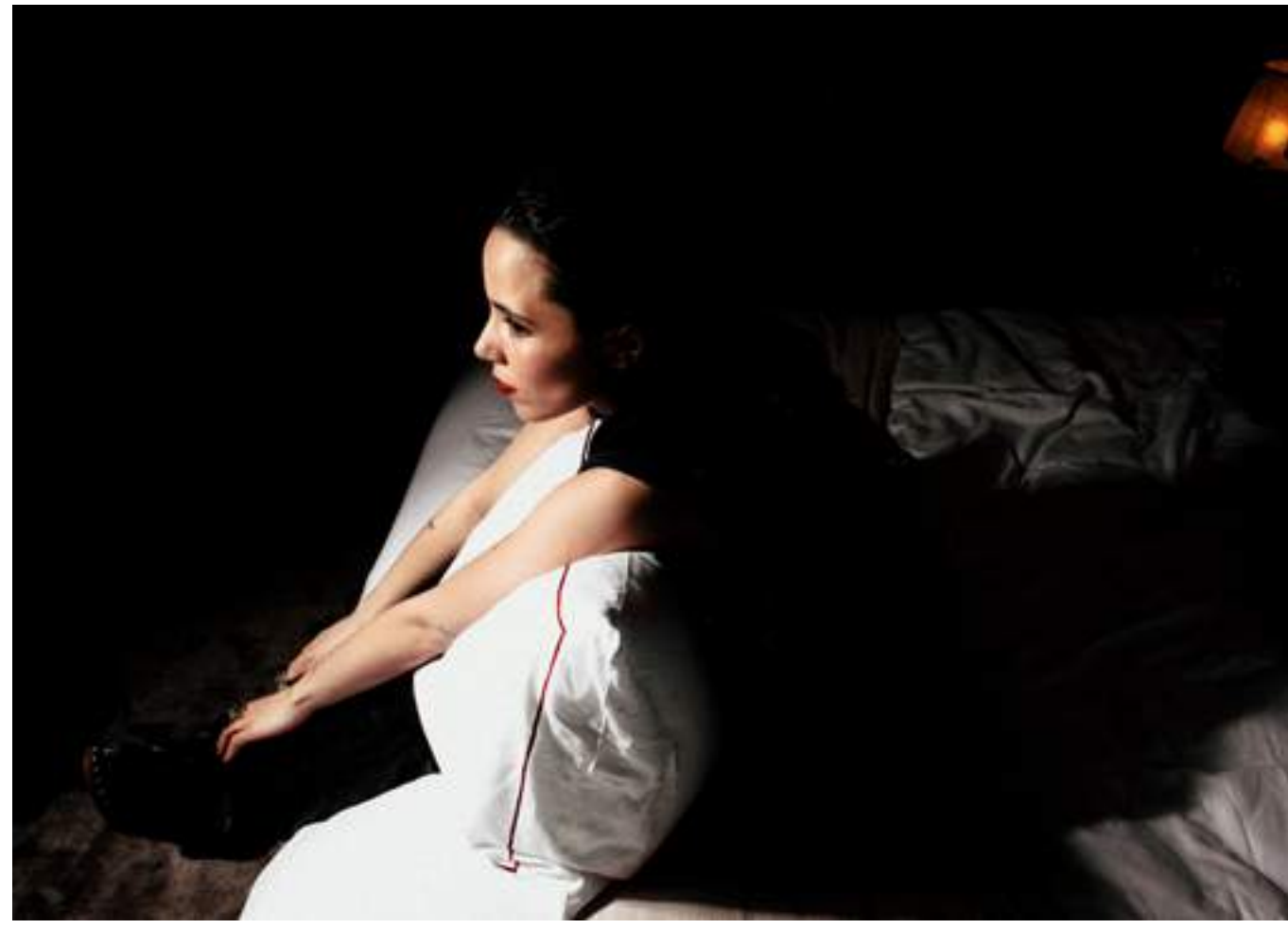




150



151









Le photographe Pierre-Émile Havette nous entraîne dans une aventure intimiste au cœur du Château des Fleurs, à Paris, où l'amour, la rébellion et le flou se rencontrent entre rêve et réalité. Dans cet hôtel au cachet Belle Époque, deux amantes se laissent griser par l'atmosphère des lieux. Elles discutent, rient, dansent, se confrontent et s'enivrent, jusqu'à vivre une histoire fantasmagorique et crépusculaire. Avec cette série, le photographe, portraitiste et réalisateur de clips, passionné de cinéma, équilibre subtilement les jeux de lumière et de mouvement, l'intensité des textures et les décors mêlant classicisme et modernité. Sa mise en scène efface ainsi les limites imposées, extirpant de leur chambre ces deux amoureuses en quête d'aventures pour mieux emprunter les espaces communs de l'hôtel, vidés de toute présence humaine. Le duo saphique s'affranchit dès lors du cadre restreint et des diktats de la bienséance pour vivre une euphorie libre et sensuelle au bord de la piscine, avant d'être ramené à la brusque et sauvage réalité par le maître d'hôtel. Pierre-Émile Havette capte l'ambiance évolutive et palpable de cette échappée nocturne et fantasque, qui puise dans l'essence des forces contraires shakespeariennes tout en laissant libre cours à l'interprétation.

NATHALIE DASSA



05



CINÉMA



LES MILLE VISAGES DE TOM RIPLEY

Séduisant faussaire, mystérieux escroc, génie de l'imitation, Tom Ripley est l'un des personnages les plus intrigants de la fiction policière contemporaine. Le héros créé par Patricia Highsmith en 1955 et qui a souvent fasciné le cinéma est de retour à l'écran sous les traits d'Andrew Scott dans une série pour Netflix. L'occasion de revenir sur quelques incarnations de ce meurtrier aux multiples facettes.

Plein Soleil (1960) : c'est l'adaptation maîtresse, tournée juste après la publication du roman *Monsieur Ripley* de Patricia Highsmith par René Clément. Le soleil, l'Italie, et un Alain Delon beau et effrayant comme jamais. Un film à voir en miroir avec un autre drame ensoleillé, *La Piscine*, où le tandem Delon – Maurice Ronet partage à nouveau l'affiche, près de dix ans plus tard.

L'Ami américain (1977) : classique de Wim Wenders réunissant Bruno Ganz et Dennis Hopper, on oublie parfois que *L'Ami Américain* est aussi une adaptation (libre) de *Tom Ripley*. Non pas de *Monsieur Ripley*, le plus fameux des cinq livres, mais de *Ripley s'amuse*, le troisième opus. Si le suspense du thriller original est toujours là, Wenders joue avec les codes du genre pour nous offrir un Ripley inquiet et tourmenté, incarné par le plus fou des comédiens américains, Dennis Hopper.

Le Talentueux Mr. Ripley (1999) : réalisateur oscarisé pour *Le Patient anglais*, Anthony Minghella signe en 1999 une adaptation proche du roman éponyme, épaulé par un casting *all-stars* : Matt Damon à contre-emploi en Tom Ripley trop sage, bien sûr, mais aussi Gwyneth Paltrow, Jude Law ou encore Cate Blanchett... Tournée en partie dans le même décor que *Plein Soleil*, l'adaptation de Minghella reste – à ce jour – celle ayant remporté le plus grand succès au box-office.

Ripley (2024) : Créée par Steven Zaillian, que l'on connaît surtout comme scénariste pour Scorsese, Fincher ou Spielberg, et portée par un très beau noir et blanc, cette adaptation fidèle s'attaque – chose rare – aux cinq romans du cycle *Tom Ripley* écrits par Patricia Highsmith en près de quarante ans. De quoi explorer en profondeur la psychologie de ce mystérieux personnage, incarné ici par le génial Andrew Scott (*Sherlock*, *Fleabag*, *Sans jamais nous connaître*).

PIERRE CHARPILLOZ

RIPLY DE STEVEN ZAILLIAN
SUR NETFLIX LE 4 AVRIL 2024





SANS CŒUR

LE TEMPS D'UN ÉTÉ

Entre film de vacances et conte initiatique, *Sans cœur* est un très beau premier film brésilien, dont la mise en scène lumineuse accompagne un récit tendre et onirique.

On l'appelle « sans cœur » en raison de la cicatrice qu'elle a à la poitrine. Les gamins du coin disent qu'on lui a enlevé le cœur. Tamara n'y croit pas vraiment, mais elle ressent une attirance étrange pour cette jeune fille à peine plus âgée qu'elle, qui vit modestement avec son père dans ce Nordeste brésilien où elle ne passe que des vacances avant de partir à Brasilia pour ses études. Premier long-métrage en commun pour le couple de cinéastes brésiliens Nara Normande et Tião, *Sans cœur* est la variation d'un film court qu'ils avaient réalisé en 2014, salué à l'époque par le prix du meilleur court-métrage de la Quinzaine des réalisateurs.

Tourné sous les palmiers et sur les plages ensoleillées du Nordeste, près de l'État d'Alagoas, d'où Nara Normande est originaire, *Sans cœur* se déroule au milieu des années 1990. Ce portrait croisé d'un groupe d'enfants et d'adolescents, le temps d'un été, est aussi un récit tendre sur la fin de l'adolescence, composé à partir des souvenirs de la coréalisatrice. Produit et parrainé par le grand cinéaste brésilien Kleber Mendonça Filho, qui raconte s'être inspiré d'un court-métrage de Tião pour son film *Bacurau*, *Sans cœur* est surtout un film d'ambiance et de mise en scène. Les couleurs chaudes de l'Est brésilien et quelques images fortes – comme cette immense baleine échouée – marquent les esprits. Mais *Sans cœur* est aussi un film de mélomane, comme en témoignent plusieurs séquences musicales, dont une particulièrement émouvante, douce et simple, dans une scène entre Tamara et sa mère, au son d'un vieux vinyle de Maria Bethânia. Une chanson de pluie et de beau temps, car *Sans cœur* est comme la météo de l'été : riche en promesses les jours ensoleillés, et en drames les soirs d'orage.

PIERRE CHARPILLOZ

SANS CŒUR DE NARA NORMANDE ET TIÃO
SORTIE EN SALLES LE 10 AVRIL



JAPON

LE MAL N'EXISTE PAS

LE RYTHME DE LA NATURE

En 2021, le public international s'est passionné pour *Drive my Car*, neuvième film du cinéaste japonais Ryusuke Hamaguchi, Prix de la mise en scène au Festival de Cannes, et Oscar du meilleur film en langue étrangère. Trois ans plus tard, le réalisateur est de retour avec un film aussi énigmatique que poétique, *Le mal n'existe pas*.

© 2023 NEOPA, Fictive

172





174

D'emblée, Ryusuke Hamaguchi nous emmène découvrir un paysage étonnant et rare dans le cinéma japonais : un petit village de montagne enneigé, une forêt quadrillée de grands arbres et traversée de petits ruisseaux. On se croirait presque dans le nord-ouest des États-Unis. Une petite fille s'amuse dans les bois, tandis que des adultes ramènent de leurs 4x4 des jerricans qu'ils remplissent d'eau pure. Hamaguchi filme avec une tendre poésie ces paysages simples qui se révèlent majestueux pour qui prend le temps de les observer. Mais le cinéaste amorce aussi dans cette première séquence la dimension politique de son film : il sera question d'eau et d'écologie.

En effet, l'arrivée de promoteurs défendant un projet de « glamping » (contraction de *Glamour Camping*, du camping de luxe) agite les opinions des habitants du village. Certains craignent que l'emplacement choisi pour la fosse septique ne vienne polluer toute l'eau du village. Mais là où le film aurait pu devenir une banale guerre de tranchées entre insoumis villageois et capitalistes sans états d'âme, Hamaguchi prend une direction autre, offrant à ses personnages bien plus de complexité. Surtout, si *Le mal n'existe pas* est indéniablement un film politique et une œuvre écologiste engagée, c'est avant tout un film qui nous apprend avec poésie à voir le monde avant de tenter de le comprendre, en adoptant le rythme calme et étrange de la nature, plutôt que de se complaire dans les tourments des hommes.

PIERRE CHARPILLOZ

LE MAL N'EXISTE PAS DE RYUSUKE HAMAGUCHI
SORTIE EN SALLES LE 10 AVRIL 2024



ÉTATS-UNIS

MARGARET QUALLEY

LÀ OÙ ON NE L'ATTEND PAS

Film après film, d'apparitions marquantes en rôles secondaires puis principaux, Margaret Qualley trace une carrière d'actrice à part dans le paysage du cinéma américain contemporain.

On n'attendait pas Margaret Qualley dans le rôle de Jamie, une lesbienne décomplexée un brin vulgaire et au fort accent texan. Et pourtant, l'actrice est le moteur qui donne au premier film d'Ethan Coen sans son frère Joel, *Drive-Away Dolls*, toute son énergie. On oublierait presque que c'est la même jeune femme qui séduisait Brad Pitt en jeune hippie aguicheuse adepte de Charles Manson dans *Once Upon a Time in... Hollywood* de Quentin Tarantino (2019). Plus tard, chez Claire Denis, on la retrouvait en journaliste américaine bloquée au Nicaragua dans *Stars at Noon* (2022), après avoir interprété la muse de Bob Fosse dans la série *Foss/Verdon* créée par Matthew Carnahan (2019).





Quoi de plus normal pour une actrice, après tout, que d'interpréter des rôles différents ? Mais pourtant, elles sont rares, parmi les comédiennes de sa génération, à verser autant dans la composition. Margaret Qualley ne craint pas l'autodérision, comme en témoigne son apparition à la fin de *Pauvres Créatures* de Yorgos Lanthimos (2023) en variation ratée, gentille mais stupide, de la création Bella (interprétée par Emma Stone). Son rôle d'héroïne *butch* qui jure comme un camionneur et n'a peur de personne dans *Drive-Away Dolls* fait presque oublier son début de carrière comme mannequin, défilant à seize ans pour la styliste italienne Alberta Ferretti, et signant quatre ans plus tard un contrat chez IMG Models.

Pour autant, Margaret Qualley a toujours voulu être une actrice, comme en témoigne sa formation à la prestigieuse Royal Academy of Dramatic Art de Londres, après un passage à l'American Ballet Theatre pour apprendre la danse. Il faut dire qu'elle a le métier dans le sang. C'est, après tout, la fille d'Andie MacDowell. Et elle partage avec sa mère ce regard espiègle et un goût particulier pour la comédie – même si ses premiers passages mémorables à l'écran donnent dans le drame et la mélancolie, dans le film *Palo Alto* de Gia Coppola (2013) et la série *The Leftovers* (2014). Mais elle casse très vite cette image sérieuse en tournant dès 2016 dans la comédie *The Nice Guys* de Shane Black, aux côtés de Russell Crowe et Ryan Gosling. Une alternance raisonnée entre le drame et la comédie qui fait d'elle une actrice de choix pour les auteurs qui manient avec génie l'équilibre des genres, comme Ethan Coen et Yorgos Lanthimos. Justement, elle retrouvera prochainement les deux cinéastes avec respectivement une nouvelle comédie queer, où elle partagera l'affiche avec Aubrey Plaza et Chris Evans, *Honey Don't* (prévu pour 2025), et *Kinds of Kindness*, anthologie de trois histoires se déroulant dans l'Amérique contemporaine, toujours en compagnie d'Emma Stone, mais aussi de Jesse Plemons et de Willem Dafoe. Loin des blockbusters de franchises, une carrière à suivre peut-être prochainement, donc, dans les grands festivals internationaux.

PIERRE CHARPILLOZ

DRIVE-AWAY DOLLS D'ETHAN COEN
SORTIE EN SALLES LE 3 AVRIL 2024



DIOR

06

SPHÈRE MODE

SUISSE - GENÈVE

LES AILES DÉLICATES DE CHRISTIAN DIOR SE POSENT À GENÈVE

La vénérable maison française a dévoilé son tout dernier flagship dans la ville helvétique. Une architecture qui allie élégance et monumentalité, signée Christian de Portzamparc.

Posée à l'angle de la rue du Rhône, cette bâtisse singulière attire l'œil, avec ses longs pétales de résine blancs qui semblent avoir été délicatement posés contre sa paroi. Composée de six étages, cette création que l'on doit à l'architecte Christian de Portzamparc, premier Français honoré par le prix Pritzker, accueillera désormais boutiques et bureaux. Haute de 22 m, cette silhouette épurée est un clin d'œil au processus créatif de Christian Dior, qui découpait des toiles pour ses créations haute couture. Cette architecture fait également écho au flagship Dior à Séoul, également pensé par Christian de Portzamparc, en 2015.

LISA AGOSTINI

CHRISTIANDEPORTZAMPARC.COM



© Serge Urvoay

184



185



ANGLETERRE - LONDRES

GOD SAVE THE QUINN

De la reine d'Angleterre à Lady Gaga, Beyoncé et Céline Dion, jusqu'au tapis rouge du Met Gala, le nouveau prodige de la mode britannique Richard Quinn a rejoint à vitesse grand V la cour des grands, accaparant tous les regards, toutes les attentions.

Depuis la création de son studio en 2016, situé sous les arches ferroviaires de Queens Road Peckham dans le sud de Londres, Richard Quinn n'a cessé d'être sous les feux des projecteurs. Sa collection de fin d'études, à l'issue de son diplôme à la Central Saint Martins, réinventait la mode traditionnelle et fleurie en lui donnant des allures fétichistes, avec des mannequins coiffées de casques de motards et vêtues de latex. Passé chez Christian Dior et Savile Row, le lauréat du H&M Design Award se fait depuis le chantre du vêtement pour femme et des textiles imprimés, combinant les fabrications innovantes avec le savoir-faire artisanal de la haute couture.

© Courtesy of Richard Quinn / Getty Images

ADOUBÉ PAR LA REINE

Mais celle qui l'a propulsé en un temps record sur le devant de la scène, c'est la reine Elizabeth II. En 2018, à l'âge de 91 ans, Sa Majesté inaugurerait son tout premier défilé à la Fashion Week de Londres, avec à ses côtés la papesse du style, Anna Wintour. Une apparition surprise, quelques minutes avant le début du show, qui a laissé pantois le cénacle de la mode. Cet événement de taille était précédé de la remise d'un prix, celui du Queen Elizabeth II pour le design britannique. Une récompense annuelle décernée à un créateur émergent qui fait preuve d'une originalité exceptionnelle tout en démontrant sa valeur pour la communauté et ses politiques durables solides.



L'EXCENTRICITÉ SO BRITISH

Depuis lors, la sphère mode a les yeux rivés sur Richard Quinn et son approche à la fois avant-gardiste, raffinée et exubérante. Sa touche signature ? Les motifs floraux à profusion, inspirés des tissus du magasin mythique Liberty, où il a organisé en outre son premier défilé. Avid de détails, le designer expérimente et ajoute à son style des matières colorées, des manches bouffantes XXL, des références victoriennes, des silhouettes sculpturales, des tenues de soirée modernes. Dans ses collections audacieuses et désirables, comme les printemps-été 2023 et 2024 et automne-hiver 2022 et 2023, en accord parfait avec les scénographies qui les accompagnent, ce virtuose de 30 ans se réapproprie d'une main de maître l'histoire de la haute couture britannique et des mouvements punk et drag.

NATHALIE DASSA

RICHARDQUINN.COM





FRANCE - PARIS

JACQUEMUS X NIKE

OU QUAND LE LUXE RENCONTRE LE SPORTSWEAR

La fusion entre le monde du luxe et celui du sportswear n'a jamais été aussi harmonieuse que dans la collaboration qui s'est établie entre Jacquemus et Nike. Ces deux marques emblématiques ont de nouveau uni leurs forces pour offrir aux adeptes de la mode une collection exclusive, mettant en vedette plusieurs pièces de vêtements et un accessoire devenu iconique : le sac Swoosh.


JACQUEMUS

La relation entre Simon Porte Jacquemus et Nike remonte à 2022. Après leur première collaboration pour la Nike Air Humara, suivie d'une collection de vêtements mariant luxe et streetwear, les deux marques ont continuellement repoussé les limites de la créativité. L'année suivante, elles ont dévoilé la « J Force 1 », inspirée notamment de la « Air Force 1 ». Une sneaker qui a su captiver l'attention des sportifs et des amoureux de la mode.



En 2024, Jacquemus et Nike font une fois de plus sensation en lançant une nouvelle collection exclusive. Cette fois-ci, l'élément phare est un sac à main arborant fièrement le logo emblématique de Nike : le Swoosh. L'accessoire, en forme de virgule, incarne parfaitement l'alliance entre l'esthétique haut de gamme de Jacquemus et l'identité sportive de Nike.

Et qui de mieux que Sha'Carri Richardson, championne du monde du 100 m et ambassadrice de Nike, pour incarner cette collection capsule exclusive ? Son style extravagant et ses performances exceptionnelles sur les pistes représentent cette fusion entre le sport et la mode.

Le style unique de Jacquemus et l'héritage athlétique de Nike se conjuguent pour créer des pièces sophistiquées à l'esprit sportif. Cette collaboration élargit les perspectives de la mode vers de nouveaux horizons.

Ensemble, Jacquemus et Nike continuent de redéfinir les frontières entre le style et le sportswear, offrant aux adeptes de la mode une expérience unique où l'audace et l'élégance se rencontrent dans chaque pièce.

THOMAS DURIN

JACQUEMUS.COM



© Credits

07

GASTRONOMIE

CHINE - HONG KONG

YARDBIRD

UNE AMBIANCE VIBRANTE ET DES DÉLICIES JAPONAIS

Le restaurant Yardbird est implanté au cœur du quartier animé de Sheung Wan à Hong Kong. Se présentant comme un *izakaya* (bistrot) moderne, il trouve sa singularité dans les délicieuses spécialités japonaises, et notamment les yakitori, de petites brochettes de poulet grillées sur du charbon binchotan.

Sous la direction du chef Matt Abergel et de Lindsay Jang, ce restaurant de quartier de style familial propose un service et une cuisine raffinés de qualité supérieure dans une atmosphère décontractée et surprenante qui ne laisse personne indifférent.

Depuis son ouverture, ce lieu a su conquérir le cœur des locaux et des internationaux. En 2014, Yardbird a eu l'honneur d'être classé 45^e sur la prestigieuse liste San Pellegrino des « 50 meilleurs restaurants » d'Asie, et en 2021, il a obtenu sa première étoile Michelin. Le Yardbird étant toujours bondé, il est conseillé de réserver en ligne à l'avance sous peine de devoir faire la queue sans avoir beaucoup de chance d'y entrer.





Les clients viennent pour découvrir la véritable attraction culinaire du lieu : plus de 20 types de brochettes yakitori toutes aussi appétissantes et différentes les unes que les autres, certaines avec des morceaux rares tels que la thyroïde ou le ventricule. Vous pourrez aussi goûter d'autres spécialités japonaises, comme les boulettes de viande croustillantes avec sauce *tare* et jaune d'œuf. Un ravissement pour les papilles. L'établissement propose également une large sélection de whiskys japonais, parfaits pour accompagner les mets proposés.

Fréquenté principalement par les jeunes adultes hongkongais à la recherche d'une ambiance conviviale, de cocktails raffinés et d'une cuisine de qualité, Yardbird est devenu une destination prisée.

Que vous veniez entre amis, pour un dîner d'affaires ou une soirée romantique, Yardbird promet une expérience gastronomique inoubliable.

THOMAS DURIN

YARDBIRD
 154-158 WING LOK STREET, SHEUNG WAN, HONG KONG (CHINE)
YARDBIRDRESTAURANT.COM



200



201

FRANCE - SAINT-MÉDARD

LE GINDREAU

UNE ÉTAPE GOURMANDE D'EXCEPTION

Au cœur d'un petit village surplombant les coteaux, l'ancienne école a été métamorphosée en un lieu gastronomique d'exception : bienvenue au Gindreau, à Saint-Médard. Sous la houlette du chef Pascal Bardet, originaire du Lot et ancien collaborateur d'Alain Ducasse pendant 18 ans, les saveurs du terroir prennent vie avec éclat. Pour lui, la cuisine est un art en perpétuelle évolution, où chaque plat reflète l'authenticité des produits locaux. Pour ne citer qu'un exemple, la truffe, dont il est un véritable virtuose.

202



« Ce que j'aime particulièrement en cuisine, c'est de saisir les produits de l'instant : parce qu'ils sont au summum de leur maturité, à l'apogée de leur croissance, comme l'a décidé la nature, parfaitement accompagnée par le savoir-faire de nos maraîchers, éleveurs, pêcheurs, cueilleurs avec lesquels nous travaillons toute l'année », explique Pascal Bardet.

Le restaurant de Sandrine et Pascal Bardet invite à un voyage culinaire raffiné et généreux, où chaque bouchée révèle des saveurs fines et des arômes subtils avec une attention toute particulière accordée au respect des saisons et à la sélection des produits du marché.

Chaque plat, élaboré avec passion et savoir-faire, vous transporte au cœur d'une cuisine ensoleillée et empreinte d'amour. Le Gindreau vous amènera à vivre une expérience culinaire inoubliable. Une étape à ne pas manquer.

THOMAS DURIN

LEGINDREAU.COM

203



FRANCE - PARIS

LA BAGARRE

UN ALLER SIMPLE POUR LE MEXIQUE

Plongez dans l'atmosphère vibrante et chaleureuse de La Bagarre, une adresse devenue incontournable qui est située au cœur du quartier animé du 11^e arrondissement de Paris, proche de la station Goncourt. Ce restaurant à l'influence mexicaine, mais aux recettes résolument françaises, est spécialisé dans les tacos, ce qui en fait le lieu parfait pour un voyage gustatif.

Créée par Elliot Lefèvre, qui a forgé son expertise dans des établissements de renom tels que La Parade et La Riposte, La Bagarre propose une atmosphère singulière, intimiste et minimaliste. Cette taqueria à la française réinvente les codes de la bistronomie en mettant en avant un sourcing minutieux de produits locaux ainsi qu'une démarche écologique.

Portée par un jeune duo talentueux composé de la cheffe Yen Nhi Huynh en cuisine et d'Angèle Pampelune à la direction, toutes deux ayant déjà fait respectivement leurs preuves à La Parade et chez Rosa Bonheur, cette adresse mérite le détour.





Depuis la rue, je remarque une table bien placée dans cet espace convivial. Une fois installé, je commence le voyage par un petit œuf mayonnaise au chipotle. Un incontournable de la cuisine française revisité et dynamisé à la perfection pour une mise en bouche gourmande, accompagné d'un cocktail signature de la maison : tequila, hibiscus et poivre du Timut.

Pour la suite, mon choix se porte sur un taco à l'effiloché de bœuf bourguignon, carottes râpées et échalote. Une surprenante combinaison qui se laisse achever sans souci. En bouche, la France rencontre le Mexique : les arômes se révèlent et fusionnent savoureusement. Et une fois notre verre de Bourgogne « La Tête dans les nuages » terminé, c'est l'heure de l'atterrissage. Retour à Paris et à sa grisaille du moment.

Dans l'effervescence du quartier, La Bagarre se dresse comme un phare de convivialité et de délices culinaires. C'est bien plus qu'un simple restaurant : c'est un lieu où les saveurs françaises et mexicaines se rencontrent dans une harmonie surprenante, où l'intimité côtoie l'authenticité et où chaque bouchée est une invitation à un voyage gustatif inoubliable.

THOMAS DURIN

LA BAGARRE
4, RUE DE L'ORILLON, PARIS 11^E
@LABAGARRE.RESTAURANT



FRANCE - PARIS

LE PETIT BEEFBAR

LE BISTROT PARISIEN
À LA TOUCHE MODERNE

À proximité des Champs-Élysées et de l'avenue Montaigne, dissimulée derrière une façade haussmannienne, une brasserie a récemment ouvert ses portes... Le Petit Beefbar.

Imaginé par le restaurateur Riccardo Giraudi, l'établissement propose une réinterprétation audacieuse des traditions de la cuisine de bistrot parisienne en y insufflant des accents cosmopolites et contemporains. Le Petit Beefbar promet une expérience culinaire unique. Sous la direction du chef exécutif Thierry Paludetto et du chef du Beefbar Paris, Alexandre Bousquières, la carte se distingue par une créativité sans pareille, mêlant savamment recettes de brasserie traditionnelles et créations originales.

Dans cette salle chaleureuse, les murs recouverts de bois sont ornés de motifs et de tableaux colorés côtoyant des miroirs. Un dialogue artistique qui invite à un moment de détente gastronomique, confortablement installés sur les chaises en rotin ou les banquettes moelleuses.



210



© Caspar Miskin

211

Le plat vient se poser sur la table marbrée. Un filet au poivre tradition qui ne restera pas intact très longtemps, car l'appel du fumet se dégageant de l'assiette est plus fort que l'envie de prendre une photo. Le filet de bœuf en croûte de poivre et sa sauce au poivre du paradis, dont le dressage ne laisse rien au hasard, laisse les saveurs se développer et procure une explosion en bouche. Les ingrédients se lient les uns aux autres et fondent sous le palais. Une expérience que nous accompagnons d'un côtes-du-rhône de la Maison Perrin.

Pour sublimer la fin du repas, une irrésistible tartelette au chocolat atterrit sur notre table. Mais ce n'est pas n'importe quelle recette ! Le classique et traditionnel dessert est rehaussé visuellement par un palet en chocolat à l'effigie du lieu. Lorsque la cuillère vient ouvrir le cœur coulant cacaoté, une odeur empreinte de nostalgie s'en échappe pour nous offrir un moment de pur bonheur.

Le Petit Beefbar, par sa décoration sobre et chaleureuse à l'image des bistrotis parisiens, invite à imaginer, penser, réfléchir, et surtout à se laisser guider dans une promenade culinaire à travers les recettes revisitées du chef, pour profiter d'une soirée hors du temps.

THOMAS DURIN

LE PETIT BEEFBAR
16, AVENUE FRANKLIN-DELANO-ROOSEVELT, PARIS 8^e
BEEFBAR.COM



ÉTATS-UNIS - NEW YORK

LE BERNARDIN

UNE HISTOIRE DE SUCCÈS CULINAIRE ET D'ÉLÉGANCE INTEMPORELLE

Depuis son ouverture discrète à New York en 1986, Le Bernardin éblouit les amateurs de cuisine fine avec sa philosophie simple mais audacieuse où le poisson est star. Fondé à Paris en 1972 par le duo familial Maguy et Gilbert Le Coze, Le Bernardin s'est rapidement distingué en ne servant que du poisson frais, préparé avec respect et simplicité. Récompensé de sa première étoile Michelin en 1976, suivi de deux autres en 1980, le restaurant d'excellence se voit exporté à New York.

En 1994, Gilbert disparaît de manière inattendue, laissant Maguy reprendre les rênes du restaurant. Elle se fera aider par le chef Éric Ripert, disciple et ami proche de Gilbert. Ensemble, ils perpétuent la tradition de qualité et d'innovation du Bernardin, qui obtient quatre étoiles au New York Times seulement trois mois après son ouverture. Une distinction rare, jamais égalée et réitérée au cours des critiques suivantes.

En 2011, Le Coze et Ripert ouvrent un nouveau chapitre de l'histoire du restaurant avec une refonte majeure signée Bentel & Bentel Architects. Cette transformation inclut l'introduction d'un salon, offrant ainsi une expérience gastronomique plus diversifiée. Les récompenses affluent alors : un prix James Beard en 2012 pour le meilleur design de restaurant et, en 2013, Le Coze devient la première femme à remporter le titre de « Restaurateur Exceptionnel ».

En 2014, Le Bernardin étend son élégance avec l'ouverture de Le Bernardin Privé, un espace événementiel moderne, ainsi que d'Aldo Sohm Wine Bar, offrant une expérience culinaire partagée dans une ambiance raffinée.

Le Bernardin maintient son niveau d'excellence à travers les années, recevant des louanges continues. En 2019, il est classé n°1 mondial par La Liste, une reconnaissance supplémentaire de son impact sur le devant de la scène gastronomique internationale.

Le Bernardin incarne non seulement l'excellence culinaire, mais aussi l'innovation constante et l'élégance intemporelle qui lui ont permis de devenir une institution gastronomique de renommée mondiale.

THOMAS DURIN

LE-BERNARDIN.COM



ÉTATS-UNIS - CHICAGO

MISS RICKY'S

LE RENDEZ-VOUS
INCONTOURNABLE DE LA
SCÈNE CULINAIRE DE CHICAGO

Situé près du célèbre Millennium Park, dans le Loop de Chicago, le Virgin Hotels Chicago est un boutique-hôtel animé et élégant offrant des hébergements exceptionnellement soignés ainsi que des restaurants exquis, dont le Miss Ricky's. Ce dernier vous offre l'opportunité de vivre une expérience de dîner américain moderne dans « la » ville américaine.

Dans le paysage gastronomique de Chicago, ce lieu est devenu un incontournable. Une fois passé le mur de cravates coupées et de minijupes, dont seul Sir Richard Branson a le secret, il ne reste plus qu'à vous installer confortablement pour naviguer dans un moment hors du temps.



© Virgin Hotels Chicago

216



217

Quelle que soit l'heure de la journée et que ce soit pour le petit déjeuner, le brunch, le déjeuner, le dîner ou un en-cas entre les deux, vous pouvez vous attendre à des plats italiens savoureux faits maison.

Mais ce restaurant peut vous offrir bien plus si vous réservez The Casting Room. En effet, cet espace propose une atmosphère bien différente grâce à la mise en scène de matériaux dignes de l'époque dorée italienne comme les rideaux muraux et le velours.

Miss Ricky's offre à la fois un service chaleureux et une cuisine réconfortante, tout cela dans une atmosphère délicieusement inattendue.

THOMAS DURIN

@VIRGINHOTELSCHI
VIRGINHOTELS.COM



PHILIPPINES - MANILLE

UMA NOTA

UNE FUSION BRÉSILLO-JAPONAISE DÉBARQUE À MANILLE

Concept de restaurant et de bar brésilo-japonais présent à Hong Kong et à Paris, Uma Nota fait ses débuts aux Philippines, à Manille, dans le sélect complexe hôtelier Shangri-La the Fort. Uma Nota a la particularité de puiser son essence dans un voyage historique captivant : la migration japonaise vers le Brésil au début du XX^e siècle. À la recherche d'opportunités, des milliers de Japonais hissèrent alors les voiles vers les terres fertiles de São Paulo, trouvant un nouveau foyer dans le quartier vibrant de Liberdade qui devint un pôle culturel où la communauté japonaise s'entrelace aujourd'hui à la riche toile de la société brésilienne.

Inspirés par cette histoire, les fondateurs du concept Uma Nota, le duo familial Alexis & Laura Offe, imaginent pour chaque nouvel emplacement un restaurant rendant hommage à l'interaction dynamique entre les influences brésiliennes et japonaises. Des espaces méticuleusement conçus racontent ainsi l'histoire de ce mélange culturel et culinaire harmonieux. La migration des Japonais vers le Brésil sert de toile de fond historique, et Uma Nota émerge comme une expression moderne de l'harmonie culturelle née de ce riche échange.

Par son design, son ambiance et son menu, le restaurant récemment ouvert à Manille est une célébration de l'influence durable de cette migration nippone et des saveurs diverses qu'elle a apportées à São Paulo et au-delà. En pénétrant dans le sous-sol de l'hôtel Shangri-La, on découvre un espace caverneux, faiblement éclairé et habillé de tons crème et de chaudes teintes terreuses, sublimé par des accents de dorure, des dessus de table en marbre et des lampes accueillantes. Un côté de la salle principale est décoré d'une gamme variée d'œuvres d'art, tandis que l'autre est drapé de rideaux insérés entre des arcades positionnées en retrait.

Uma Nota célèbre à travers son menu l’alliance entre la vibrante cuisine de rue brésilienne et l’héritage culinaire japonais. Magnifiés par une sélection minutieuse d’ingrédients et des techniques de cuisson spécifiques, les mets révèlent à chaque bouchée les délices des saveurs uniques nippo-brésiliennes. Un exemple parfait en est la *moqueca de frutos do mar*, où les crevettes tigrées, sublimées par une sauce *moqueca*, sont accompagnées de *farofa*.

En parcourant les lieux, on peut également s’attabler dans la salle Tropicalia, un espace couleur terracotta qui rend hommage au mouvement tropicália des années 1970, avec des disques vinyle décorant ses étagères. Ou encore, découvrir la Meiji Room, où une fresque japonaise célèbre le riche patrimoine hérité de la migration japonaise vers São Paulo pendant l’ère Meiji.



Uma Nota, un lieu où le mariage enchanteur des saveurs brésiliennes et japonaises vous transporte au cœur d’une aventure culinaire inoubliable.

THOMAS DURIN

UMA NOTA
SHANGRI-LA THE FORT
30TH STREET, CORNER 5TH AVE, TAGUIG, MANILLE (PHILIPPINES)
UMA-NOTA.COM.PH

© boby

08



VOYAGE



ÉGYPTE - LOUXOR

LE STEAM SHIP SUDAN

PORTRAIT D'UN CENTENAIRE

Depuis cent ans, le Steam Ship Sudan descend le Nil et remonte le temps. Inauguré à l'aube des années 1920, le bateau à vapeur offre une tout autre approche du voyage. À bord, vous prenez le temps, doucement, sereinement, vous naviguez au fil de l'eau et en totale déconnexion avec le présent. Un siècle plus tard, la magie opère toujours. Séduits, les voyageurs se pressent pour admirer le Nil et les quatre millénaires d'histoire qui l'entourent. Embarquement immédiat : sur les berges de Louxor, vous découvrez le steamer à bord duquel Agatha Christie a situé l'intrigue d'un de ses plus célèbres romans. À la fois légendaire et intimiste, le Steam Ship Sudan héberge 18 cabines et 6 suites réparties sur 3 niveaux. Pour restituer à la perfection l'atmosphère originelle du bateau et ajouter à son charme si particulier marqué par la Belle Époque, la décoratrice du bateau a chiné dans les bazars du Caire des lits dorés ou cuivrés, un mobilier classique, une robinetterie en laiton, un parquet blond, d'anciens téléphones à cadran, d'épaisses étoffes et de multiples tapis d'Orient... La cuisine est, de son côté, signée par Jean Imbert. Révélé en 2012 par l'émission *Top Chef*, le Français, attiré par les lieux et les destins mythiques, tient aujourd'hui la barre culinaire de plusieurs établissements de prestige dont l'hôtel Plaza Athénée, le restaurant Monsieur Dior à Paris, le Venice Simplon-Orient Express, ou encore l'hôtel The Brando sur l'atoll polynésien de Tetiaroa. Le Steam Ship Sudan s'élève aisément aux côtés de ces institutions, revendiquant en toute légitimité son statut d'icône, pavillon mythique du voyage de légende, comme il en subsiste dorénavant peu.

FAUSTINE POIDEVIN GROS

STEAM-SHIP-SUDAN.COM



FRANCE - MARSEILLE

DES CABANONS LES PIEDS DANS L'EAU À MARSEILLE

Posté à flanc de roche, le Tuba Club propose 5 chambres face à la mer, au cœur du village de pêcheurs des Goudes. Dans l'esprit des cabanons de plage marseillais !

Inauguré en 2020, le Tuba Club a pris ses quartiers dans un ancien club de plongée fréquenté par Jacques Mayol. Dans ce lieu imprégné d'histoire, cet hôtel de copains est un petit paradis où l'on s'endort et se réveille au rythme du clapotis des vagues. Décorées comme des cabines de voilier, les 5 chambres proposent une atmosphère empreinte de références marines, comme ces douches aux allures de tuyau d'arrosage ! Fort de son succès, cet hôtel de poche s'est récemment agrandi pour accueillir les amis des amis dans des suites élégantes. Avec toujours cette vue à couper le souffle sur la mer azur et le ballet des voiliers ! Car c'est bien là que réside tout le charme de l'établissement. Idéalement situé au bord d'une crique à l'eau turquoise, à laquelle on accède par une échelle, le Tuba Hôtel dispose d'une terrasse agrémentée de transats en bois aux matelas rayés qui surplombe la mer Méditerranée. Un petit air de carte postale du bout du monde...

YAËL NACACHE

TUBA-CLUB.COM



© Florian Touzet

230



231

© Delaney Inamine

232

VOYAGE



233

© Sanville - Tuba - 2024

234



© Delaney Inamine

235





ACUMEN

FR N° 45 AVRIL 2024

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Michael Timsit

RÉDACTEUR EN CHEF

Michael Timsit

RÉDACTION

Lisa Agostini,
Nathalie Dassa,
Sophie Reyssat,
Flora Di Carlo,
Thomas Durin,
Pierre Charpilloz,
Yaël Nacache,
Faustine Poidevin-Gros

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Anne Choupanian,
Juliette Daniel

GRAPHISME & CRÉATION

Madame Polare Atelier

MADAMEPOLARE.COM

CONTACT

Galerie Joseph X Acumen Magazine
116, rue de Turenne
75003 PARIS (France)
+33 1 42 71 20 22

MICHAEL@MAGAZINE-ACUMEN.COM

INSTAGRAM
@ACUMENMAGAZINE
@GALERIEJOSEPH

PINTEREST
@ACUMEN_MAGAZINE
@GALERIEJOSEPH

ISSN
2966-9758

MARKETING DIGITAL

Marc Afakodja

TRADUCTION

Scilla Kuris,
Lauren Nufiez,
Andreas Kengne

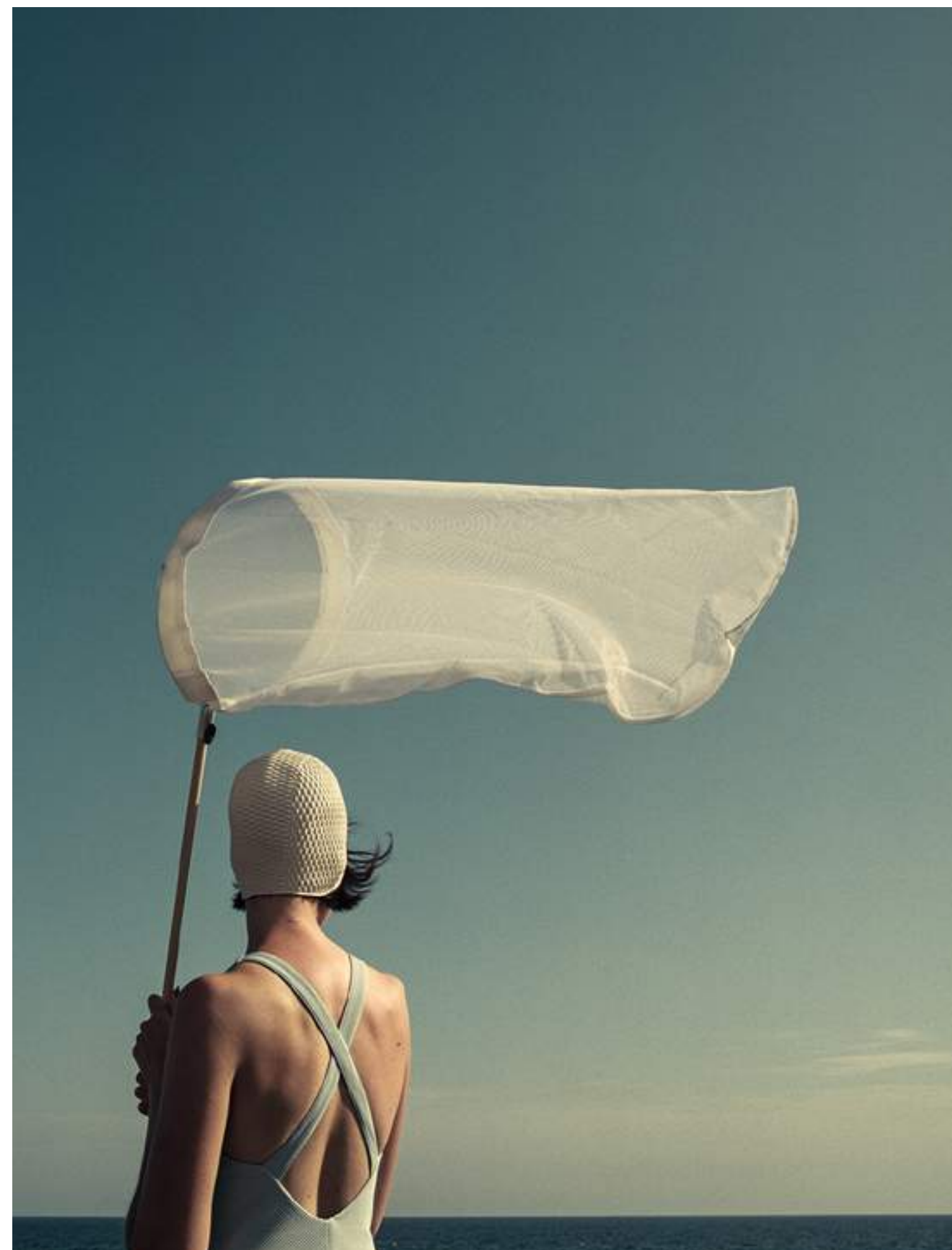
COMPTABILITÉ

Samira Riadi Jaafri,
Alexandre Boucris

ADMINISTRATION

Oumaima Chraibi

GALERIEJOSEPH.COM



© Annelie Vandendael



